Guerre 1870-1871

Peu avant l'occupation

Le 10 8bre [octobre] dans la matinée, le bruit du canon arrivait à Orléans. J'allai sur la voie du chemin de fer très directe jusqu'à Toury, pour mieux me rendre compte. Le canon s'approchait de plus en plus ; je suivis la voie ferrée vers Cercottes jusqu'à la Mont-Joie.

Vers 9 heures, on distinguait le crépitement des feux de peloton et le grincement des feux des décharges de mitrailleuses, dominés à tout moment par le grondement des canons qui se répondaient. La consternation était grande dans la campagne ; on espérait pourtant que la forêt serait une barrière infranchissable à l'ennemi.

En regagnant la route, je rencontre deux mobiles accourant le chassepot au poing. Pauvres jeunes gens, pensai-je, ils courent à la boucherie. « D'où venez-vous, mes amis ? - De l'hôpital, m [monsieur], nous avions les fièvres, mais nous le quittons pour répondre à l'appel. »

Cette simple réponse faisait naître au cœur du prêtre, avec une sympathique admiration, des questions d'une autre nature. Je n'osais les exprimer, ils partirent à la hâte. Plus tard au combat des Chambois, M. de Cathelineau constata l'efficacité de ce même procédé. Guéris de la fièvre, deux de ses braves volontaires quittèrent aussi leur lit d'ambulance pour aller se battre. Cette recette réussit-elle à mes deux mobiles ? Je n'en sais rien, mais ils le méritaient bien.

Les curieux ne manquaient pas pour aller voir le combat, la voyoucratie

d'Orléans pullulait, proclamant la république, se gardant bien de ne pas aboyer à la soutane, et faisant subir aux pauvres vignerons les avantages de la liberté, l'égalité et la fraternité. Elle nous y avait habitués déjà depuis longtemps, ce jour-là pourtant elle ne chantait plus :
Mourir pour la patrie… qu'un sang impur…

Vers 1 h j'allai prendre Mr le Curé de La Chapelle-Vieille et nous allâmes par Saran, plus haut que Cercottes pour tâcher de voir q. q. [quelque] chose du combat. A 3h nous voyions trois incendies vers Chevilly, La croix briquet et Arthenay [sic]. Nos batteries cessent

de riposter et aussitôt commence la retraite, un effroyable pêle-mêle de piétons, cavaliers, fourgons, canons : c'était une débandade, un sauve qui peut général ; la route était trop étroite : cela faisait mal à voir. Plus loin dans le faubourg, un régiment de hussards attendait des ordres, c'étaient de beaux soldats, hélas ! obligés de fuir.

Ce défilé durait encore à 6h, il était presque nuit, alors arrivent du côté d'Orléans, une poignée de soldats, à peine une compagnie, au costume inconnu, ils allaient calmes, silencieux, ayant peine à se frayer un passage, l'un derrière l'autre,

le long du trottoir, au milieu de cette armée en déroute. Qui sont ces soldats ? se demandait-on. Ils vont protéger la retraite.

Ces jeunes guerriers allègres et résolus étaient naguère les soldats du Pape ; en s'engageant au service de la France, ils ont demandé l'honneur de se tenir aux avant-postes. A peine arrivés à Orléans, ils vont presque seuls arrêter le flot de l'armée envahissante. Pour la première fois, les Prussiens apprenaient par une sanglante expérience, ce que valent les zouaves pontificaux.

Ces quelques braves surent presque seuls arrêtés les flots des Bavarois, ils ne passèrent pas

par la route de la forêt qu'ils défendaient, ils durent tourner la forêt vers Gidy et Ormes.

Ici se place un triste souvenir. Je passai la nuit à la fenêtre de ma chambre regardant, en proie à de tristes réflexions, ce qui se passait dans le faubourg. Un brigadier de cuirassiers s'arrêta à la tabagie en face. Le cabaretier buraliste, la plus forte pratique de son établissement, le pressa de boire la goutte « Bah, dit-il, les Prussiens ne viendront pas ici. Vous savez lorsque vous passerez par ici, venez me voir, nous sommes près de l'Eglise ; ça ne fait pas de mal, ajouta-t-il, avec un ton de sarcasme auquel le cavalier

en partant répondit par un grand rire. « Non, me disais-je, Dieu ne peut bénir de tels soldats. »
Le fléau de Dieu devait être intelligent. Le pauvre cabaretier devint une des plus malheureuses victimes des ennemis. Certes, son cabaret était bien mieux tenu par les Prussiens que par lui. Il faisait un clair de lune magnifique ; une sentinelle était dans l'ombre non loin du presbytère ; je descendis lui demander s'il n'avait besoin de rien, il me remercia puis me dit tout haut : « Au large ».

Vers 1 heure une compagnie de ligne se dirigeait vers la forêt. Le silence régnait et avec le bruit des pas, on n'entendait que le claque-

-ment des gobelets de fer blanc heurtant les bidons ; cela me causa qq [quelque] mélancolique impression.

Le 11 8bre [octobre] à 1h une petite fille de Mr Granger, M[d] [marchand] de bois Faub. [faubourg] Bannier vint dire que chez eux, un mobile blessé désirait voir Mr Cadrais, comme il était absent, j'y allai.

Je cheminais avec un vigneron de Saran, une hotte sur l'échine. « Où allez-vous, mon ami, lui dis-je ? – Je vais en ville acheter quelque chose pour leur donner ; car, si je n'ai rien, les Prussiens me battront. » C'était dégoûtant. Pour affamer les Anglais, les Orléanais du temps de Jeanne d'Arc détruisaient les

faubourgs de leur ville. Que les temps sont changés ! Le patriotisme est tombé aujourd'hui au niveau du sentiment religieux.

Cependant nous étions vite arrivés en face de la maison indiquée et je laissais avec plaisir mon vigneron continuer sa route. Le jeune mobile recevait les soins les plus dévoués de la part de ces Dames, du reste sa blessure était assez légère. Il désirait que Mr Cadrais qu'il connaissait écrivit à sa famille pour lui dire son état.

En revenant, quelques balles de provenance prussienne commençaient à tomber ; il n'était pas douteux que notre quartier ne devint le champ de bataille.

Un lancier courant au galop dans la direction d'Orléans signale l'ennemi à 1 k [kilomètre].

J'étais à peine entré au presbytère que je vis Mr Lhuillier, instituteur, courant à Orléans pour se faire autoriser à tenir une ambulance à la maison d'école. Il m'a depuis raconté que bien qu'il ne fût pas longtemps à revenir, accompagné de MM. Hech et Godefroy, un capitaine lui dit : « Halte, n'avancez pas, vous seriez tué. » - Mais il faut que j'arrive, j'ai une ambulance, voici mes titres. – Je vais donc vous donner un soldat pour vous conduire. » Le soldat appelé répond : « Oui, si vous le voulez, capitaine, mais, pour sûr, nous serons tués

tous les deux. » - « Il faut pourtant que j'arrive, reprit Mr Lhuillier et à l'instant il prend sa route par les jardins se traînant sur les pieds et sur les mains.

Cependant nos soldats étaient arrivés précédés par cinq lanciers, un officier supérieur venait ensuite, monté sur un cheval gris, il était suivi par de la troupe de ligne, le 8ème bataillon de chasseurs à pied, enfin qq [quelques] bataillons de ligne fermaient la marche. Je suis étonné qu'on ait évalué à 6000 le nombre de nos braves, il me semblait qu'ils étaient à peine 3 ou 4000. (- on doit comprendre dans ce nombre 6000 les combattants d'Ormes et autres lieux -).

J'étais descendu fermer

la porte de l'Eglise de peur d'une profanation. Que n'ai-je pas donné l'absolution à cette vaillante troupe sur le point de combattre ! Que je m'en veux de ma timidité ! Il est vrai que je n'étais guère encouragé : Un vieux sergent me voyant au seuil de la porte prit prétexte de la statue placée sur la façade de l'église pour me dire d'un ton aviné : « St Sébastien ferait bien de faire comme moi, de travailler un peu pour son compte. » Pauvre homme, imbu des préjugés qui courent la rue, il ignorait que le prêtre sait se trouver au milieu du combat.

L'officier ne tarda pas à revenir faisant appuyer sa colonne

sur le trottoir de Fleury, pour faire face aux ennemis qui arrivaient surtout par l'ancienne route de Chartres. La fusillade commença. Nous ne tardâmes pas à constater la sagesse de cette manœuvre, car s'ils étaient restés en ordre de bataille, les canons prussiens braqués sur la hauteur balayaient le faubourg dans toute sa longueur, auraient fait des trouées épouvantables dans les rangs de nos soldats. L'expérience m'avait appris qu'entre le ronflement de la boule et l'explosion il s'écoulait 3 ou 4 minutes ; c'était juste le temps de relever un blessé ou de secourir un mourant, toutefois sans garantie des balles qui sifflaient terriblement. Elles firent plus de victimes que les bombes ;

parmi tant de blessés et de morts tombés aux Aydes ce soir-là, très peu furent atteints par les éclats d'obus.

Tandis que les Prussiens parfaitement renseignés s'établissaient dans des positions très avantageuses, nos soldats dans la rue recevaient les balles sans pouvoir en rendre.

C'était le plus grand chagrin d'un trompette frappé au pied : « Si encore, disait-il, j'avais pu décharger mon fusil sur eux. »

Bientôt ces jeunes gens entrent de force dans les maisons ; cinq se présentent au presbytère. Mr le Curé les reçoit avec bonté ! Eux s'excusent de rentrer,

mais il faut accomplir l'ordre du capitaine qui les envoie se poster sur le toit. « Mes amis, dit M. Cadrais, d'un ton résolu à tous les sacrifices, faites votre devoir, battez-vous bien pour la France. Mr l'Abbé, conduisez ces militaires au grenier. Les ouvertures étaient trop étroites pour tirer. Ces jeunes gens ne voulaient faire que le moins de dégâts possible à la toiture. Il fallut que je leur montrasse la manière de crever un toit : cela fut bientôt fait. J'aperçus aussitôt les casques noirs des Bavarois, près du moulin à vent, derrière les sablières. Nos soldats qui ne connaissaient pas le pays ne les voyaient pas. Jamais de ma vie je n'ai é-

prouvé une plus grande envie de tirer un coup de fusil, instinctivement, je l'avais pris des mains du caporal, mais aussitôt, je me souviens que ce n'est pas ma mission de répandre le sang de mes semblables : « Mettez la hausse, tirez de 800 ou 1000 m et vous les atteindrez. - Oui, dit-il, mais nos chasseurs sont à 500 m » En effet, auprès du moulin Jucqueau, le feu était très nourri et une fumée très épaisse s'élevait de là. Nos hommes avaient déjà pris position visaient soigneusement et tiraient, tandis qu'ils rechargeaient, je leur distribuai des médailles de N.D. du Sacré-Cœur et leur proposai les secours de mon ministère. C'était fait de fraîche date ; aussi n'avaient-ils

pas peur de l'ennemi. On se quitta en se serrant franchement la main et en se souhaitant bonne chance.

En descendant, je rencontre un petit chasseur qui montait ; il me prend les mains disant : « Mr le Curé, il faut se battre ; mais… auparavant il y a quelque chose à faire. » « Je comprends, mon ami.» Je l'introduis dans une chambre ; il pose son fusil ; se confesse ; et le cœur affligé, il m'embrasse ; puis, il se porte seul auprès du pont du grand sentier. C'est à ce poste d'honneur qu'il a trouvé un glorieux trépas, frappé d'un éclat d'obus. En cherchant le lendemain le nom de ce héros, nous n'avons

trouvé sur lui qu'un chapelet, une médaille et vingt sous. Que Dieu ait son âme.

N'anticipons pas sur les évènements. Au bas de l'escalier, un caporal demande à monter au clocher par ordre du capitaine. Déjà ils avaient fait une vraie forteresse du clocher de la Chapelle vieille d'où ils faisaient le plus grand mal à l'ennemi, le nôtre était loin d'offrir de si grands avantages ; ce n'était qu'une lanterne au dessus et au milieu de l'Eglise, on eut dit un panier à mouches ; néanmoins, comme le caporal y tenait, je le conduisis. Chemin faisant, en présence de N. S. [Notre Seigneur] dans son tabernacle, on accorde un instant à son âme.

Nous montâmes sur l'église ; mais les balles perçaient à tout moment les pentes du toit avec un fracas affreux. Malgré tout, nous montons l'échelle et nous abritant derrière la cloche, nous explorons la campagne, aucun Prussien ne paraît.

Cependant à notre panier à mouches, venaient se loger plus que des guêpes : « En vous abritant derrière la cloche, vous pourriez tirer sur l'ennemi dès qu'il paraîtra. – Non, dit-il, la position n'est pas tenable. » Nous descendîmes et mon caporal qui était Polonais me baissa affectueusement la main ; s'oubliant lui-même il était très inquiet du danger que je courais : un projectile passant entre nous alla

briser plusieurs carreaux de vitre à la fenêtre de l'escalier du presbytère. Il s'en alla rendre compte au capitaine de sa mission. Au salon se trouvait un Belge nommé Brisse, atteint d'une balle morte à la clavicule de l'épaule dont il souffrait cruellement : Mon Père, dit-il, je suis mal. – Non, mon ami, ce n'est rien, » car, après avoir étanché le sang, je vis que la balle avait déchiré la chair sans attaquer l'os. « Mon père, vous écrirez à mes parents ? – Oui, mon ami, dis-je, en écrivant son adresse. » – Ce n'est pas tout, je veux me confesser. – Rien ne presse, et vous avez là Mr le Curé. –.» Il insista, je dus le satisfaire. J'avais pris les saintes huiles et je

demandais à Mr le Curé la permission de sortir pour administrer les mourants : « Je le veux bien, mais c'est à vos risques et périls ». Je ne pouvais que souscrire à ces conditions ; d'autant que je ne risquais pas grand'chose. « Mon Père, mon Père, ne sortez pas, s'écrie Brisse, me voyant prêt à partir ; vous n'y êtes pas obligé comme vous, ne vous exposez pas. » Ce cher ami usait toutes les ressources de son éloquence et j'avoue qu'il avait au moins celle du cœur.

Dans la venelle, du côté de l'église se trouvait un pauvre Italien blessé à la tête. J'eus toutes les peines du monde

à le décider à venir se faire soigner au presbytère. Les douleurs de Brisse étaient un peu calmées, il nous aida à soigner son camarade. Je dois lui rendre cette justice qu'il fut dès lors non seulement l'infirmier mais l'apôtre de ses compagnons d'armes, car, tandis que nous allions en chercher d'autres, ce qui, hélas ! n'était pas long, il prépara l'Italien qui, nonobstant sa médaille de Garibaldi pendue par un ruban rouge à la boutonnière, retrouvait la foi qui avait abrité son berceau.
On m'annonce que le commandant Arago vient de tomber, qu'il est chez le boucher en face. Je traverse la rue, ayant bien soin

de lever le coude pour m’abriter la tête, toutefois ne manquant pas de saluer les balles sifflant à mes oreilles, ce qui faisait rire les vieilles moustaches. On a affirmé que le commandant avait été tué par un éclat d’obus, je suis, certes, très incompétent, mais il m’a semblé que la balafre qu’il portait à la tempe était plutôt le fait d’une balle tant la section était régulière.

Nous n’étions pas au plus fort de la lutte : c’était plus haut à la jonction des routes de Paris et de Chartres en avant de la Chapelle Vieille.

Le tir de l'ennemi convergeait vers ce point, nos intrépides défenseurs s'y trouvaient écrasés, plusieurs sautent en dehors de la route et abrités par le parapet font face à l'ennemi.

Comme nous aurions désiré aller à leur secours, nous qui les voyions de loin. Le cri : « En avant, en avant » sortait de toutes les poitrines ; tous se précipitaient avec un admirable mépris de la mort, mais les balles pleuvaient si dru qu'il n'était pas possible d'avancer. Un officier me dit alors : Mr l'Abbé, je crois que vous feriez mieux de vous occuper de chercher une voiture pour emmener nos blessés en ville » et, disant cela, il m'attirait derrière

une maison qui faisait saillie sur le trottoir : « Des voitures vous n'en trouverez point ; on les a conduites de l'autre côté de la Loire, ou bien on les a démontées pour qu'elles ne servent pas aux Prussiens. Puis, vous ne trouverez personne pour les conduire ; le mieux est donc de mettre vos blessés dans les maisons. » Ceci était très exact car plus tard on fut obligé d'abandonner sur la route une carriole de boulanger couverte d'une capote en toile noire. Elle était percée de balles à tout instant comme un crible.

Au même instant, un soldat vient vers nous et nous présentant la main gauche, il dit fièrement : « Touchez là, je ne

puis vous présenter la droite. » Levant alors triomphalement le bras droit il nous montrait sa main tout en sang qui pendait par q.q. [quelque] peau, il venait d'avoir le poignet fracassé par une balle : « Puisque je ne puis plus rien faire, je m'en vais. »

Au presbytère, on me dit que chez Mlle Rouilly Rosalie, il y avait un soldat très grièvement blessé. « Mr le Curé, dit un soldat, mon camarade se meurt ; » il me le nomma, je ne retins pas le nom ; plus tard je ~~ne~~ le nommerai. Il me conduisait vers Orléans ; mais voyant qu'il se trompait, il revint sur ses pas. Nous entrons chez Mr Tuffier. Ce brave homme, après avoir mis à couvert sa nombreuse famille était

resté seul à donner ses soins au militaire blessé qu'il avait couché dans son lit. L'endroit était obscur, le malade couché sur la face ne me voyait pas. « Mon ami, où êtes-vous blessé ? – Qui êtes-vous ? reprit-il d'une voix brusque, êtes-vous Major ? – Non, je viens vous soigner, mon ami. – Laissez-moi tranquille, je vais mourir. – Courage, cher ami, laissez-moi vous soigner ; je suis prêtre. – Oh ! dans ce cas, je n'ai pas besoin de vous – Mais si vous alliez mourir ; laissez-moi au moins vous soigner, voyons qu'avez-vous ? – Je n'ai qu'une prime dans la poitrine ; je vois bien que c'est fini. » Je ne pus en tirer davantage, je lui parlai du bon Dieu, de sa 1re Communion,

de ses parents ; rien n'y fit : « Vous reviendrez à de meilleurs sentiments ; en attendant, mon ami, permettez que je vous embrasse et comme je l'embrassais, je saisis ces paroles qui me firent mal : « Vous le pouvez, puisque je ne puis l'empêcher. » Je feignis d'avoir mal entendu et j'ajoutai : « Adieu ! je prierai pour vous # et je reviendrai, si je puis. » Je renonce à décrire l'accablement dans lequel ce dialogue m'avait jeté. Dieu sait si je lui offris toute cette amère douleur pour le retour de ce malheureux.

Dans le corridor, je fus interpellé par Mlle Rouilly : « Vite, Mr l'Abbé, mon pauvre soldat perd tout son sang ». Une balle lui a traversé le cou. Cette charitable fille avait déjà bandé la blessure, le pansement était bien fait. Le jeune Alsacien me montrait

son livre de prières, son chapelet, il fit sa confession avec grand sentiment de foi. Le bon Dieu, j'en ai la confiance, a dû se contenter de notre mutuelle bonne volonté de bien faire, car nous ne nous comprenions guère.

La bonne Rouilly qui me rappelle par sa conduite la sœur Rosalie, me permettra de révéler ici ce qu'elle a eu grand soin de tenir caché : Elle abandonna son lit à son malade et, après que les Bavarois eurent tout pillé, sauf q. q. [quelques] hardes sur lesquelles elle couchait dans un cabinet noir, voici son plus grand chagrin qu'elle m'exprimait le lendemain : « Les Prussiens m'ont tout pris ; pour moi, ce n'est rien, mais pour nourrir mon pauvre soldat, comment faire ? pauvre enfant ! » Il fallut bien que sa charité la

rendit industrieuse ; car dans le passage de cette horde d'Allemands, personne n'avait rien à prêter à son voisin.

En attendant, le combat devenait de plus en plus acharné dans la rue. Nos soldats étaient magnifiques de valeur et d'humanité ! Beaucoup me crièrent : « Mr le Curé, rentrez, ne sortez pas, » et ils se mettaient en avant pour me barrer le passage : « Et vous, mes amis, n'êtes vous [sic] pas en danger ; c'est aussi la place du prêtre. » Voyant ma résolution prise, ils me laissèrent forcer la consigne. En ce moment deux soldats ramenaient leur camarade frappé au milieu du nez. Il était si affreux à voir, que j'en étais tout troublé ; aux tremblements nerveux de la tête et des mains, je jugeai

qu'il allait bientôt mourir. J'insistai donc pour qu'on le rentrât au presbytère, mais on ne jugea pas la maison assez sûre. Dans le trouble et le dépit, je ne songeais pas à lui faire les saintes onctions. Que Dieu me le pardonne en considération de mon regret.

On demande le secours du prêtre dans la maison vis à vis [sic] pour trois soldats blessés, j'y cours en prenant les précautions qui excitaient toujours l'hilarité des combattants. J'en voyais de plus expérimentés qui s'accroupissaient et mettaient 5 minutes pour traverser la rue. Je goûtais peu leur manière d'aller et je préférai la mienne, quoique j'aie vu que les balles allaient encore plus vite que moi.

Je frissonne au souvenir d'un de ces projectiles qui vint ricocher à mes pieds et j'ai compris l'utilité de l'avis donné au tireur de tirer plutôt bas que haut. A défaut d'effet physique qu'il faut tâcher d'atteindre ou à un effet moral qui n'est pas du tout à dédaigner.

Le soldat était à l'écurie sur un peu de paille ; il était tourné vers moi, mais le sang qui ruisselait l'empêchait de voir. « Mon ami, où êtes-vous blessé ? – A la tête, Major » et parlant ainsi il se soulève sur son coude. Au sommet de son crâne, il y avait une énorme excroissance, l'os avait été violemment soulevé ; le sang coagulé retenait les cheveux.

p. 34

« Ah s'écrie-t-il, je sens la balle, elle descend. – Couchez-vous donc, je vous panserai de mon mieux. » J'avais beau fouiller dans toutes mes poches, mon linge avait été employé ailleurs. « Hélas ! je n'ai plus de linge. – Vous n'êtes donc pas un major ? – Non, mon ami, je suis un Prêtre. – Eh bien ! mon Prêtre, cherchez dans ma musette, vous y trouverez q. q. [quelques] bandages. C'était la première fois que j'entendais appliquer ce mot à une pièce d'équipement militaire : « Qu'appelez-vous votre musette ? – Ce petit sac où il y a brosses, pain, etc… – Mais, où est-il ? – A la tête de mon lit. » J'étais bien aise de l'entendre ainsi raisonner afin de juger de la gravité de

sa blessure, car si le cerveau eut été fortement lésé, le blessé n'aurait pas parlé avec cette précision. Avec les linges dont il s'était muni, j'étanchais le sang et bandais la plaie. Toutefois, il songeait fort peu à son mal. « Ah ! les nôtres gagnent du terrain » s'écriait-il en entendant répéter du dehors : « En avant, en avant ! » Puis, en entendant le clairon : « On sonne la retraite. » Une agitation nerveuse passant dans tout son corps m'indiquait les péripéties du combat. « Ces C… de Prussiens » - je supprime l'épithète qui n'est pas parlementaire - « m'ont logé une balle dans la tête avant que j'ai eu le plaisir d'en coucher quatre ou cinq à terre ; mais, je m'y reprendrai, n'est

ce pas, mon prêtre ? – Oui, s'il plaît à Dieu. Je vois que vous êtes un brave et je pense que vous êtes aussi bon chrétien. Nous ne savons pas ce qui nous est réservé ! – Oui, je comprends, mais pas aujourd'hui, j'y penserais demain si j'étais plus mal. Mais j'espère pouvoir bientôt rendre aux Prussiens plus d'une prune. » Sa blessure ne me semblait pas très grave. Après l'avoir enveloppé de ses couvertures, je lui offris une médaille. « J'en ai une, répond-il, mais donnez toujours, Merci, dit-il en me serrant la main. Au revoir. »

A la boutique de Blain, se trouvait ?? Chevalier qui n'osait se rendre chez lui

bien qu'à q. q. [quelques] pas de là. On n'était pas à couvert ; les carreaux de vitre percés de balles le disaient assez. Soudain, arrive un tout jeune soldat marqué de la petite vérole. « Donnez-moi à boire, s'écria-t-il en entrant. Je croyais tout d'abord qu'il était pris de vin. « Voulez-vous de l'eau de vie ? » lui demanda Blaise avec empressement. Ce digne homme avait laissé la porte constamment ouverte se tenant prêt à porter secours à nos malheureux soldats. « De l'eau, de l'eau, reprit vivement le soldat » et « m'apercevant : « Mr l'Abbé, dit-il, d'un ton d'indignation que je ne puis rendre, nous n'avons ni artillerie, ni commandement !

Pauvre France ! comme on te gouverne. Là-haut 10 de mes camarades viennent d'être foudroyés par une mitrailleuse prussienne. Je suis Belge, c'est égal, je ne puis m'empêcher de pleurer sur la France. Pauvre France, comment as-tu mérité tant de malheurs. »

Blain venait de puiser l'eau ; le soldat se jette sur le seau quoique on insiste pour qu'il mêlât q. q. [quelques] gouttes d'eau de vie, car il avait une fièvre ardente. Puis, il dit : « Il faut que j'aille venger mes camarades », et il court à l'endroit le plus dangereux. Je le suivis des yeux, les balles semblaient le respecter tandis que d'autres soldats tombaient à ses côtés.

On sonnait la retraite,

mais personne ne reculait d'une semelle ; ils ne pouvaient vaincre le nombre écrasant des Bavarois ; mais ils savaient mourir en s'environnant de cadavres ennemis. Un vieux caporal, seul en avant de ses camarades, voit venir à lui 7 Bavarois, (mais ils savaient mourir en s'environnant de cadavres ennemis. Un vieux caporal) soit qu'il eût épuisé ses cartouches ; soit qu'il ne comptât pas la partie trop inégale, il dégaîne [sic], met le sabre baïonnette au bout du fusil, puis il s'élance, prompt comme l'éclair, sur ses agresseurs ; en q. q. [quelque] passe d'armes il en abat cinq ; un hourrah d'alarme se fait entendre ; notre héros est le point de mire de cent Bavarois : il tombe sur ses ennemis expirant ; on le hâche [sic] de coups. Je

tiens ce beau trait pour très certain ; il m'a été rapporté plus tard par plusieurs blessés, témoins oculaires, près des sablières. Ils se racontaient le fait avec admiration : « As-tu vu le vieux caporal, celui-là a eu bientôt fait de l'ouvrage. Pauvre diable ! » ajoutaient-ils avec un soupir.

Après être repassé sur l'autre trottoir, je vis un infirmier arborer un drapeau d'ambulance à la porte de la boutique du charbonnier Paulin c-à-d à 10 ou 12 pas du boucher que je venais de quitter : « Avez-vous des blessés en danger ? » demandai-je. – Non, fit-il avec humeur. – Je viens vous aider. – On n'a pas besoin de vous » dit-il en fermant la porte sur lui. Que je regrettais d'avoir demandé la permission. J'aurais dû

y aller sans rien dire. J'étais décidé ; mais la porte était fermée, c'eût été vainement que j'aurai frappé ; le bruit du combat eut empêché d'entendre et puis les balles allaient ricocher le long du mur d'une manière effroyable. Je m'en retournai bien tristement. C'était le second refus que j'éprouvai et encore celui-ci était plus insupportable. Le mal pouvait excuser le premier d'avoir refusé même mes soins, mais celui-ci était-il peut-être la cause de la perte éternelle de tant d'âmes. Quelle responsabilité !

Et puisque j'en suis à ces révélations pénibles, en voici une dernière pour en finir avec ces tristesses. Comme pour faire contraste avec l'héroïsme de nos défenseurs, nous avions sous les yeux, au café, des gens en uniforme,

car ils n'étaient pas soldats ceux qui, pendant que le sang français coulait à flot, étaient déjà le matin armés d'une queue de billard ; alors, ils montraient de temps en temps par la devanture du café Roux leurs figures hideuses pour voir où en était le combat, et s'il était opportun de se livrer. Le matin, ils se hâtaient de dire que tout était perdu ; ils chantaient d'une voix avinée : « Mourir pour la patrie ! » et les braves n'avaient envie que de boire.

Au presbytère, on soignait un Egyptien blessé à la tête qui remplissait tout de son sang. On nous dit alors que trois soldats chez Mr Allot appelaient du secours. J'y vais. Ils étaient soignés et sor-

taient de l'ambulance improvisée chez le charbonnier, car l'encombrement y était trop grand. Tandis qu'ils me donnaient tous ces renseignements, un jeune infirmier quitte son brassard : « Mr l'Abbé, vous allez me remplacer, » et prenant le fusil d'un des blessés, il va aider son camarade qui depuis le commencement de l'action, grimpé sur le toit, faisait merveille. Il descend bientôt : « Un tel donnez-moi toutes vos cartouches, le camarade a fini les siennes ; ce serait dommage car les Prussiens sont assez nombreux, il faut en tuer q. q. [quelques] uns. Je vois bien que nous avons le dessous, mais je suis décidé à en embrocher plus d'un avant de me rendre ». J'allais me retirer lorsque Mr Allot entr'ouvrant la porte dit

p. 44

« Mais les Français tirent maintenant sur nous. A peine en effet il avait mis le nez à la porte que les balles venaient du côté d'Orléans s'aplatir contre le montant en pierre de la porte. Je voulus m'en assurer : « Mr l'Abbé, ne sortez donc pas, vous ne le pouvez plus. » Les projectiles se croisant en tous sens, on n'aurait pas fait un pas dans la rue sans être frappé. Il fallait donc se résigner ; comme nous ne savions comment se terminerait la journée, je crus devoir me mettre en règle en récitant mes vêpres. Tous, dans la société, s'imposèrent un silence religieux et je sentais que l'esprit de prière passait dans toutes les âmes.

Nos deux combattants ne tardèrent pas à descendre tout découragés. Nous sommes entourés de Prussiens et maintenant nous sommes seuls. Ils brûlent ! Que faire ? Je devinais que c'était pour épargner l'incendie aux gens de la maison qu'ils quittaient leur poste, mais je crus ne devoir rien leur conseiller. Leurs amis blessés leur dirent : « Cessez une défense inutile qui nous porterait malheur. Allez rejoindre puisqu'on a sonné la retraite. » Ils partirent par les jardins.

La nouvelle qu'on incendiait me remplit d'épouvante, j'avoue que ce genre de mort me répugnait. J'allais voir dans la cour et quel fut mon effroi d'apercevoir

les flammes s'élever par-dessus la maison et si près de nous que je croyais que c'était la maison Margis distante de q. q. [quelques] pas. Rentrant aussitôt : « Mes amis, dis-je, l'incendie est tout près de nous, il s'approche » « Que faire, mon Dieu, que faire, s'écria Mr Allot – Avez-vous une cave ? – Oui. Eh bien, il faut y descendre. Nous aiderons ou porterons nos blessés. » Nous nous hâtons de descendre car le faubourg retentissait des hourra~~h~~s sauvages des Prussiens. La famille Allot avait déjà descendu à la cave des matelas, des couvertures etc… Nous dressons des lits sur lesquels nous étendons nos blessés, au fond de la cave, dans l'endroit

le moins humide.

Etions-nous là en sûreté en cas d'incendie ? Nullement. Je pensais cette cave semblable à celles des Aydes qui sont comme les catacombes d'Orléans. Beaucoup, en effet, furent creusées pour extraire les pavés des rues de la ville. Il faut descendre 50 ou 60 marches et à raison de leur grandeur, elles ont un ou deux soupiraux s'ouvrant au loin dans les jardins. Celle, par exemple, de l'école des garçons peut contenir dit-on 3000 pièces de vin. On conçoit que dans ces conditions l'habitation pourrait être consumée par les flammes, on ne risquerait pas d'être suffoqué surtout si, comme cela se rencontre

souvent le puits passait par la cave, moyen imaginé par nos grands commerçants de vin pour simplifier leur travail – on pouvait alors grimper par la corde et s'évader. Notre cave était loin de réunir ces avantages : la descente était, il est vrai, isolée du bâtiment, mais la cave était fouillée sous la route sans soupirail aucun ; en sorte que le galop des chevaux renforcé par la voûte nous semblait être des coups de canon qu'on tirait au-dessus de nous et le bruit des lourds canons roulant à tout moment ressemblait assez au crépitement de la fusillade. « Quelle bataille ! disaient nos blessés : que c'est

terrible ! Qu’allons-nous devenir ? – Ce qu’il plaira à Dieu, mes amis. Vous savez que rien n’arrive sans sa permission. Mettons-nous en règle avec lui, et puis à la garde de Dieu. Fais ce que dois, advienne que pourra, disaient nos pères. Le bon Dieu m’envoie vers vous, voyez si vous voulez profiter de mon ministère. – Je veux bien moi, dit un chasseur, et moi aussi, répondirent les autres. – C’est bon, mes amis. Je vois que j’ai affaire à de bons et braves jeunes gens. Pour le moment, votre parole me suffit, commençons par vous donner tous les soins possibles. » En effet, après les avoir cachés de notre mieux avec des débris de futailles, nous formons à nos blessés une espèce de rempart

en rangeant des tonneaux devant eux sur toute la largeur de la cave. Lorsque, dévorés par la fièvre, ils demandaient à boire, on leur donnait q. q. [quelques] gouttes de cidre, seule boisson que nous eussions pour eux sous la main ; ou en les changeant de positions, j'entendais leur confession ; ils se sont ainsi réconciliés avec Dieu. Si on était au milieu des inquiétudes, on avait au moins la résignation et la confiance.
Que de fois le père et la mère Allot s'écriaient avec douleur : « Si nous avions nos petits-enfants avec nous ! Pour les consoler je leur disais que les Allemands respectaient les écoles et qu'ils étaient sans doute dans la

cave de l'instituteur ; on ne raisonne pas avec le cœur. La nuit paraissait longue comme un siècle, cependant le bruit s'était un peu apaisé au-dessus de nous. Je tentais avec grandes précautions de gravir les marches pour voir ce qui se passait sur terre. Quelle ne fut pas mon agréable surprise de voir au lieu de l'incendie que je croyais avoir tout dévoré, un clair de lune magnifique. Mais j'entendis un langage guttural très prononcé. Mes souvenirs classiques fournissaient à mon imagination un vainqueur passant au fil de l'épée tous les habitants d'une ville prise d'assaut et je ne jugeais pas prudent d'aller, à cette heure nocturne en suppliant, affronter les Prussiens. M'étant donc renfoncé dans mon trou,

je rassurai les tristes habitants de nos noirs souterrains disant que tout ce vacarme était tout simplement le pas des chevaux et le bruit des chars. « Toutefois, ajoutai-je, il vaut mieux attendre le jour pour rentrer à la maison qui peut être occupée par l'ennemi. » On s'arme de patience.

Le jour vient lentement pour celui qui attend et qui souffre, il serait encore venu plus tard pour nous dans notre cave fermée. Soudain la porte s'ouvre et on entend jargonner en allemand. « Nous sommes découverts, nous sommes perdus » fut notre parole de désespoir. Le bruit des bottes résonne sur les marches. « Mr l'Abbé,

dit un militaire, il faut les prévenir ou ils nous tueront. Ils ne nous feront aucun mal » Je n'en étais pas sûr, mais comment échapper : « Nous ne sommes pas des ennemis, m'écriai-je, Amis ! Amis ! » Nos Allemands épouvantés de trouver dans la cave des hommes au lieu du vin qu'ils cherchaient s'enfuient à toutes jambes. Je voulais profiter de ce moment pour monter. « Non, Mr l'abbé, disait Mr Allot en me retenant, ils vont tirer sur vous et l'un d'eux à l'entrée de la cave vous assommera. Voyant que je persistais « Eh bien ! dit-il, je vais avec vous. » En un instant, nous étions en haut. Les Bavarois avaient couru aux armes et arrivaient croisant la baïonnette. L'un d'eux

voyant un prêtre me dit : « Christous Jesous » et portant la main à sa poitrine : « Cathoulic ! cathoulic ! » Cette parole me mit un peu de baume dans l'âme et me donnait de l'autorité sur eux. Je tâchais de bien faire comprendre qu'il n'y avait rien à craindre, que tous là-bas étaient blessés et que je me portais garant de ce que j'avançais. Je les précédais donc pour qu'ils constatassent eux-mêmes. Ils me suivirent se tenant toutefois sur la défensive ; ils voulurent voir les blessures de nos soldats que le sang coagulé rendait affreuses. Un chasseur frappé à l'épaule et à la cuisse

complètement habillé leur inspirait des soupçons, ils le forçaient à les suivre, sur mon affirmation qu'il ne pouvait pas se lever « Blessés, blessés. – Oui – Lazarets ! Lazarets, dirent-ils, me donnant à comprendre avec un ton de pitié qu'on devait les porter aux ambulances. Nos blessés ne demandaient pas mieux, car le froid et l'humidité envenimaient leur mal : « Mr l'Abbé, faites-nous transporter à l'ambulance bientôt ». » Je leur promis de revenir les chercher dans 5 minutes, mon intention était de proposer cet acte de charité à nos bonnes sœurs, assuré que j'étais, si elles vivaient et si leur établissement était

p. 56

debout, de n’être pas refusé.

Occupation Bavaroise

Mais qu'était devenu Mr le Curé ? Et l'Eglise, la Ste Réserve n'avait-elle pas été profanée par les protestants ? Cela avait été ma principale préoccupation de la nuit et il me tardait de voir par moi-même.

A la porte du presbytère, Mr le Curé me saute au cou : « Mon cher abbé, je ne savais plus ce que vous étiez devenu. Je craignais que vous ne fussiez prisonnier, je viens de l'écrire à l'évêché. Un moment j'ai bien craint pour notre Eglise. Hier vers 5 heures, alors que

la maison Ratisseau était en flammes, un officier supérieur prussien se présente au presbytère. « Mr le Curé, dit-il tout en colère, on a tiré sur nous du toit de votre maison ; nous allons y mettre le feu ; partez !!! – Quel avantage voyez-vous, Monsieur, à brûler le presbytère et l'Eglise qui lui est contiguë ? Est-ce ainsi que vous faites la guerre ? Nos soldats se défendent comme ils peuvent ; n'auriez-vous pas comme eux ?… – Moi, je crois en Dieu, je respecte les prêtres et l'église » dit l'officier en s'éloignant.

Là, s'arrêta la série des maisons du quartier in-

cendiées à la main.

– Pourquoi n'êtes-vous pas venu souper ? – J'étais auprès des blessés ? – Je vous attendais lorsqu'un prussien par l'odeur alléché entre à la cuisine, prend dans la casserole le canard et tout ruisselant de sauce le met sous sa capote et le voilà parti. Un second lui succède et sans forme de procès, il se contente de prendre la casserole et les navets. Il vous fallait donc souper par cœur ce soir-là ; mais, nous n'avions guère de cœur à manger.

J'allais vite chercher à placer mes blessés, chemin faisant une personne me félicitant sur mon retour dit qu'à la grille du pont Bannier un jeune prêtre

tentait, mais en vain, depuis longtemps de passer : les factionnaires prussiens refusaient absolument.

Chez l'instituteur était arboré le drapeau d'une ambulance ; en face, gisaient deux cadavres de nos légionnaires, complètement raides, personne n'osait encore relever. Mme de Saumery était occupée à ramasser une caisse de passementerie de son usine que les Prussiens avaient défoncée et éparpillée sur la route ; cette Dame me dit que ses appartements étaient remplis de blessés et qu'il n'y avait plus place pour aucun. Je courus chez les sœurs qui accueillirent ma proposition avec empressement

d’autant qu’elles n’avaient qu’un chasseur blessé ! Aussitôt on avise un brancard et on va chercher les pauvres blessés.

Quelle ne fut pas ma surprise de reconnaître Jules dans le prêtre qu’on m’avait annoncé. Ensemble nous allâmes chercher nos blessés ; puis, les laissant aux soins des excellentes sœurs, nous visitons les ambulances. Chemin faisant, Jules me raconte son histoire. Pour se conformer au désir de Mgr [Monseigneur] il était parti de Fay avec la permission de son curé, pour se rendre vers Artenay où grondait le canon. Le chemin étant intercepté par l’ennemi à partir de Trinay, il prit la direction de Chevilly, par la forêt, pour

rentrer dans les lignes françaises. Arrivé là, il s'aperçoit qu'il est au milieu des Prussiens et appuyé sur Fleury par les voies tracées dans la forêt.
Après q. q. [quelques] moments de marche, il entend un cri, sans voir d'où il partait et comme il poursuit sa route, il lui semble entendre siffler une balle, puis il distingue la détonation d'une arme à feu. Ne doutant plus que cela s'adresse à lui, il se retourne et voit un hulan [sic] venir à lui et à une certaine distance crier : halte ! Un autre soldat s'adjoint à lui, puis, tandis que l'un descendu de cheval le fouille en

disant : « Pistolet, pistolet ! » l'autre le tient en joue. Ne trouvant sur lui aucune autre arme qu'un prosaïque bâton, ils lui font signe de prendre le large en disant le mot un peu dur à prononcer mais doux à entendre « fourt ! » Se tenant trop sur la droite, il sort de la forêt près de la maison du garde et sans s'en douter il arrive aux Aydes au milieu des combattants. Les balles qui renversaient les échalas le tirent de sa méprise ; il traverse le chemin de fer et gagne Fleury où Mr le Curé lui offre à dîner. Puis il rentre à Orléans en même temps que nos soldats en sortaient, se rend bien vite

aux ambulances, offre ses services aux pauvres blessés, en administre une vingtaine des plus en danger, et le calme un peu rétabli où [sic] mieux le combat fini, se rend aux Aydes le mercredi matin.

Jugez si nous remercions Dieu de nous avoir tirés, sains et saufs, de pareils dangers.

Pendant ce récit plus tôt dit que je ne le raconte, nous étions arrivés à l'ambulance de Mme de Saumery.

Le moment du combat est moins affreux que son lendemain. Là gisaient pêle-mêle sur un peu de paille froide quantité de blessés et de mourants. Il me souvient encore du silence

religieux et de la joie qui accueillirent notre entrée. Tandis que les médecins opéraient avec un dévouement au-dessus de tout éloge, que les Dames du logis se montraient de vraies sœurs de charité, nous, penchés au côté des moribonds, réconcilions avec Dieu ces âmes qui avaient généreusement payé leur dette à la patrie, administrant ceux-ci, consolant ceux-là ; Notre saint ministère fut agréé de tous. Plusieurs moribonds qui ne pouvaient plus parler quand nous les administrions, ouvraient la bouche, tendaient la langue sur la lèvre inférieure comme pour communier. Oh ! que nous aurions voulu pouvoir leur apporter le St Viatique. Mais il fallait se hâter de

réconcilier tant de mourants ; et puis nous ne croyions pas prudent de nous risquer à porter le bon Dieu dans les rues remplies de protestants prussiens. Le bon Dieu certainement se contente de la communion de désir de ces soldats quittant ainsi la vie pour aller rejoindre au ciel.

A la maison d'école tous les appartements étaient encombrés de blessés. Plusieurs Bavarois arrivés trop tard contre leur gré étaient occupés à fouiller une armoire dans une chambre où ils offraient du vin à ceux de nos soldats qui manquaient de tact et de délicatesse pour l'accepter de pareilles mains. Mr Lhuillier était le témoin

impassible de la déprédation de son linge. « Nous y sommes habitués, disait-il, ils m'ont tout pris tandis que je soignais leurs blessés, ceux-ci n'auront que les restes. » Puis, en nous conduisant auprès des plus dangereusement malades : « Oh ! M. M. [Messieurs] comme au plus fort du combat, vous avez été réclamé. » Un de ces bons soldats qui se sentait mourir : « Un prêtre, un prêtre, appelez un prêtre ! – Mon ami, vous voyez, on ne peut aller le chercher, le péril est si grand qu'il ne pourrait venir jusqu'à vous. Mais, vous savez que la miséricorde de Dieu est si grande que quand on ne peut se confesser, un bon acte de contrition suffit pour obtenir le pardon de nos péchés. » Ensuite, il suggérait un acte de contrition

~~suffit~~ que le pauvre enfant répétait avec un sentiment de foi et de piété, collant ses lèvres mourantes sur le crucifix. Voilà comment mouraient nos braves. Ce trait n'est pas le seul qu'aurait à nous révéler l'ange consolateur de tant de mourants. Cette conduite de Mr Lhuillier n'étonnera que ceux qui ignorent le zèle de cet excellent instituteur qui consacre sa vie à former des hommes aussi solidement instruits que bons chrétiens.

Après avoir confessé et administré un pauvre malheureux qui avait eu l'oreille et l'œil traversés par une balle, ce qui me remet en mémoire mon blessé à la tête de la veille,

je me hâte d'aller demander de ses nouvelles à Mr Blain : « Mr il est mort » Comme je m'accusais moi-même. Ce fut un coup de foudre.

Mr le Curé décida qu'il fallait s'occuper des morts et que par conséquent, nous irions, Jules et moi, à la mairie, puis nous entendre avec l'administration des pompes funèbres. Ce jour-là, on n'eut pas la consolation de dire la Ste Messe. Il était déjà tard ; on mange un morceau de pain qu'on avait soustrait à la voracité des ennemis et on part. Jules me disait la difficulté qu'on faisait pour laisser passer à la barrière ; d'ailleurs la chaussée était encombrée de troupes. Le chemin par les vignes était plus sûr, par là, nous pouvions

rencontrer q. q. [quelques] soldats blessés sans secours. De temps en temps, nous nous annoncions comme prêtres Français. Les petits ponts jetés sur la voie ferrée qui va aux Aubrais et à Orléans n'étaient pas gardés. En passant au premier pont nous remarquons 2 mobiles couchés la face contre terre vers l'ennemi derrière une haie d'épines. Vite, nous les relevons. Hélas ! ils étaient raides. « Il faut au moins cacher les armes. » dit Jules ; ce n'était pas facile. Les deux sentinelles du pont Bannier à 200 mètres de nous avaient la vue sur nous, nous étions entourés de sentiers et partout des Prussiens. L'un passait tranquillement sur la voie ferrée à q. q. [quelques] pas de moi.

Je lui fais signe et lui demande à haute voix : « Y a-t-il Blessés là-bas ? – Nix » Nous retournâmes les cadavres et prenant les chassepots par la crosse, nous les piquâmes dans le petit taillis de la vigne les recouvrant de q. q. [quelques] centimètres de terre. Nous enfonçâmes de même le sabre après l'avoir détaché du ceinturon. Ce fut désormais notre manière d'agir toutes les fois que nous rencontrions un mort, avant que les corbeaux Bavarois ne leur eussent tourné les poches. Ce moyen a réussi et tous ces fusils ont été retournés pas trop endommagés. Je raconterai cela plus tard.

A la mairie, tout était désorganisé ; on ne savait où donner de la tête. A l'Evêché,

Mr Rabotin, nous dit de faire appel à la bonne volonté des gens et de les enterrer nous-mêmes. Il fut surprit [sic] de voir Jules qui, en deux mots, lui raconta son avanture [sic]. L'archidiacre ne blâma que doucement son imprudence. Mr Bougaud était étonné qu'on eût si mal défendu la forêt d'Orléans.

Avant de repartir, nous voulions acheter des aliments pour nos malheureux blessés, nous n'en trouvons nulle part. En passant rue Bannier, nous entrons au magasin de M. Leluc. Aussitôt, ils nous demandent des nouvelles de leurs parents qui habitent nos quartiers. On leur avait dit que tout les Aydes était brûlé ; n'ayant pas de nouvelles, ils

étaient très inquiets. Nous les rassurâmes un peu. Nous leur demandâmes s'ils n'avaient pas du Liebig ou des cartes de bouillon pour nos blessés : « Non, vous trouverez plus ces articles, les Prussiens nous ont déjà volé pour plus de 1500 F de marchandises. » A tout moment, ils venaient, prenant ce dont ils avaient fantaisie sans offrir de payer. Malgré notre malheur, voici ce que je puis faire » et Me [Madame] avait ficelé un paquet de plusieurs tablettes de chocolat, de sucre, ~~et~~ de café etc. Nous voulions payer. Elle s'y refusa : « Allez M. M. [Messieurs] cette charité nous portera bonheur. » Je ne doute pas que cette parole n'ait été ratifiée au ciel.

p. 74

Nous reprenons notre chemin par le faubourg de peur d'avoir été vus cachant les fusils.

La route était remplie de régiments Bavarois défilant au son de la musique militaire qui parfois a ses chants nationaux avait l'indélicatesse de mêler comme insulte à la France malheureuse nos airs patriotiques. En queue de la colonne étaient placés entre q. q. [quelques] factionnaires nos prisonniers désarmés, dépouillés, déjà grelottant de froid de misère et de faim. Je remarquai parmi eux un zouave pontifical au grand air de gentilhomme. Après avoir donné à ces compagnons d'armes l'exemple du courage devant l'ennemi, il lui offrait

dans sa personne celui plus difficile peut-être de la dignité et d'une modestie fière dans la captivité.

Nous racontâmes à Mr le Curé l'inutilité de nos démarches et nous lui fîmes part de notre résolution d'aller chercher et ensevelir nous-mêmes les morts. « Oui, dit-il, car il n'est que temps et le fléau de l'épidémie pourrait bien suivre celui de la guerre. » Nous usâmes vainement toute notre éloquence pour engager les paroissiens même bons à exercer l'œuvre de miséricorde : l'ensevelissement des morts. Ils avaient leurs raisons pour cela. Dans la matinée, plusieurs s'étaient mis à creuser une fosse. Les Prussiens

avec leur ton arrogant avaient voulu diriger cette corvée à coups de plats de sabre ; nos gens craignaient la récidive.

Ne pouvant surmonter leur répugnance, je prie le père Duneau de me prêter une brouette et des bricoles, puis nous partons chercher les plus éloignés.

J'avoue que lorsque nous étions devancés par les corbeaux Bavarois qui allaient 3 ou 4 le fusil en bandouillère [sic] et la baïonnette au bout du canon, nous éprouvions une certaine crainte pour déranger ces misérables de leur affreuse besogne. On les voyait ricaner d'un air diaboliquement cynique lorsqu'ils trouvaient sur ces cadavres glacés q. q. [quelques] sous, une montre etc… Les lâches triomphaient faci-

lement d'un ennemi qu'ils s'étaient bien gardés d'attaquer en face. Nous payions d'audace et tout de même ils nous cédaient la place.

Les ambulanciers Bavarois qui nous rencontraient se comportaient plus dignement et traitaient avec plus de respect le corps de nos soldats. Ils nous promirent de nous indiquer ceux des nôtres qu'ils trouveraient à condition que nous en agirions de même ; ils tinrent parole.

Parmi les morts Bavarois qui gisaient dans la plaine de la grange des Groues, l'un deux [sic] attira en particulier notre attention. Au lieu d'avoir une teint noir et les traits hideusement contractés comme tous ceux que nous avions vus, frappés d'un coup de feu qui

ne les avait pas tués raides, lui avait pu se retourner sur le dos, bien qu'il fût atteint à la poitrine. Il paraissait dormir d'un sommeil paisible et ses doigts crispés tenaient un chapelet de la main gauche, sa main droite avait la croix du chapelet sur ses lèvres. Armé de patience et de foi, son dernier soupir s'était exhalé avec une prière vers ce ciel qu'il avait voulu voir une dernière fois ici-bas avant d'y monter lui-même.

A la ferme de la grange de Groues c'était un autre spectacle. La maison, centre du combat, était labourée et criblée de balles, les bombes l'avaient écornée et défoncée, l'intérieur répondait à l'extérieur, cloisons abattues,

meubles brisés, linges nageant pêle-mêle avec ustensiles de cuisine dans une mare de vin alimentée par une
mise sur le bout.

Les cavaliers Bavarois faisaient bombance ; la plupart étaient ivres. Ils nous regardaient comme des bêtes curieuses. L'un d'eux nous donna tous les renseignements que nous désirâmes d'une manière assez convenable et en assez passable français nous disant qu'ils avaient inhumé deux des nôtres et qu'ils avaient trouvé un troisième dans le grenier à foin. En effet, le cadavre d'un de ces malheureux portant encore les traces des souillures abominables qu'on s'était permises sur lui. Dieu a vu les profanations, il saura les venger.

Enfin nous chargeons un de

ces cadavres sur la brouette et après bien des difficultés dans les étroits sentiers des vignes, nous nous acheminons avec notre précieux fardeau à travers la paroisse, vers le cimetière. Ce que nos paroles n'avaient pu faire, notre exemple l'obtint ; on nous regarda faire d'abord, puis on vint nous aider ; finalement, on se disputa l'honneur de traîner la brouette sans vouloir nous la rendre. Arrivés au cimetière, notre groupe assez nombreux de volontaires charitables s'offrit d'aller chercher les morts à condition que l'un de nous les accompagnerait pour les faire respecter des Prussiens, nous ne pouvions qu'accepter cette offre et quoiqu'il fût plus de 4h du soir, nous

eûmes bientôt bon nombre de morts. Parmi nos charitables volontaires, les uns creusaient la fosse commune, les autres allaient en tous sens chercher et ramener les cadavres. Mr le Curé présida aux travaux, Jules enregistrait soigneusement le n° de matricule des défunts et tous les objets qui pouvaient devenir un souvenir pour la famille de ces braves.

J'inscrivis au registre paroissial les indications des 21 soldats inhumés ce jour-là dans notre cimetière en même temps que 2 paroissiens : le nommé Quétard Louis, pauvre ouvrier, père de huit enfants en bas âge qui, voyant l'ennemi s'approcher de sa demeure, va à sa rencontre armé d'une

fourche. Une balle au milieu du front l'arrête. L'autre Sasserand, à la vue de la maison de son voisin en flammes, s'enfuit à travers les vignes, emportant 9 ou 4000 F. Il ne va pas loin. Au point du jour, on le trouve mort près de sa maison.

Nous étions au cimetière lorsqu'on vint réclamer notre ministère. Nous avions, en effet, trop longtemps, oublié nos ambulances où la vie humaine s'éteignait si inopinément en ces tristes jours.

Je n'oublierai jamais cette soirée. Un jeune trompette qui se voyait mourir après s'être préparé à son éternité avec une piété naïve de candeur

et d'innocence me disait : « Je vais aller au ciel, vous écrirez cela à ma mère. » Cela, ce mot signifiait pour moi une vie de brave, une mort de prédestinée, une éternité de bienheureux.

Ce n'était pas chose facile d'arriver à un heureux résultat auprès de tous les malades. Il fallait d'abord faire agréer ses soins par la victime condamnée à mort par le médecin ; puis, peu à peu, après l'amitié vouée à l'homme, gagner cette intimité suprême qui s'adresse au prêtre catholique. On y arrivait en s'offrant d'écrire à la famille, en parlant d'une mère qui serait si heureuse d'apprendre que son enfant après s'être

montré un héros devant l'ennemi, s'était retrouvé bon chrétien dans la maladie. Peu de ces braves ont résisté à ces invitations. Du reste, les mères Françaises savaient comprendre leur devoir. L'une d'elle écrivait : « De mes quatre fils, trois sont sur le théâtre de la guerre, le dernier qui était ma consolation vient encore d'être pris. Ce matin, en venant de communier, j'ai dit à N. S. [Notre Seigneur] en pleurant : « Prenez ma vie, prenez aussi celle de mes enfants mais sauvez la France. » Ces paroles sublimes m'avaient inspiré cet argument irrésistible.

Trois devaient commencer leur éternité de la sorte ; on le prévoyait pour la nuit ; nous dûmes les

préparer : cela nous retarda et le dîner, où nous devions nous trouver pour la dernière fois tous français à table, en fut remis, ce qui nous valut une bonne correction paternelle de la part de Mr le Curé !

Persuadés bien à tort, – nous le vîmes plus tard – que nos ennemis reconnaîtraient l'axiome du droit : possession vaut titre, nous montâmes, n'en pouvant plus, à nos chambres pour occuper nos lits : « Eh ! fit Jules, les matines ? » Heureusement Mr Tronson n'était pas là. Mais, bah ! Mr Tronson écrivait sous le grand roi, alors c'était nous qui allions déranger les Allemands. Que les rôles sont changés ! Si du moins, nous avions leur dignité dans le

malheur et leur austérité de mœurs qui prépare la revanche.

Nous voilà, tant bien que mal, arrivés au bout de notre bréviaire. Tout à coup, ce sont des voix d'hommes et le galop de chevaux qui nous réveillent. Un interminable défilé d'escadrons de cavalerie lancés à fond de train se répondait pas leurs hourras sauvages. On aurait dit les ondulations d'une mer s'étendant sur la France. La rage nous serrait la gorge, nous n'avions plus sommeil. Nous nous mîmes à faire le dépouillement des papiers trouvés sur nos pauvres soldats ; nous étions tentés de dire : heureux morts. C'étaient des lettres ; les injures aux Prussiens n'étaient

pas épargnées. Mon Dieu, que n'avions nous eu autant d'armes et d'hommes et nos ennemis étaient anéantis. Enfin notre cœur ulcéré se reposa avec attendrissement sur la correspondance d'un volontaire de Petigny avec sa mère et ses sœurs. Tout ce qu'il y a de tendre, de généreux dans l'âme d'un chrétien ; tout ce qu'il y a de délicatesses dans le cœur de la femme, rehaussé par ce que ajoutent la maternité et la religion se trouvent dans ces pages que nous avons été heureux de rendre à cette noble famille. Oh ! on n'avait pas de peine à croire à la longueur de ces nuits sachant leur Raoul si mal couché tandis qu'elles sont dans leur château du Blésois.

Nous aurions dû rester aux ambulances car le lendemain au point du jour, aussitôt qu'on pût s'aventure dans la rue sans trop de risques, on venait nous chercher pour deux malheureux qui agonisaient.
Hélas ! il était trop tard. Cet accident fâcheux nous rendit plus vigilants.

Après cette triste et matinale visite aux ambulances, nous allâmes reposer notre cœur sur le cœur divin du bon maître.

Pendant l'action de grâces, il me vint la pensée d'aller dans chaque maison, car il pouvait se faire qu'il y eût encore des blessés non secourus, surtout dans les maisons

abandonnées. En effet, je découvris un mort dans la petite grange isolée sur la rue des Aydes. Ce pauvre légionnaire qui avait une balle dans la poitrine était renversé sur des fagots, tourné vers la porte, les bras crispés dans l'attitude de quelqu'un qui craint qu'on ne vienne l'achever.

En sortant, M. Gattied fabricien m'indiqua un mort étendu dans les jardins, derrière la maison. Le chassepot fut prestement mis en terre, ce qui étonna fort notre homme qui ne l'y laissa pas longtemps. Comme il était souffrant q. q. [quelques] jours après, j'allais le voir et il m'avoua qu'il avait caché le fusil en lieu plus sûr afin de l'avoir prêt quand luirait le jour de la vengeance. Ce jour, il ne devait pas le voir aussi

bien que tant d'autres ; il mourut peu après, victimes des émotions et des privations ; il légua à ses enfants son arme et le soin de le venger.

Le presbytère de N. D. des Aydes, la première maison sur la route de Chartres, était percé de boulets, piqué de balles comme un tamis. M. Mion, [sic] curé de cette paroisse, en montrant tout le dommage que lui avaient occasionné les obus et l'incendie qu'ils avaient allumé, racontait l'histoire de cette triste journée avec un esprit chrétiennement résigné. La voici en q.q. [quelques] mots.

Ce courageux ecclésiastique était resté dans ses appartements avec sa sœur pendant l'action.

p. 91

Tout à coup, dans la pièce voisine, ils entendent une détonation et un fracas épouvantable, bientôt ils voient la lueur d'un incendie, le presbytère était en feu. A force de sang froid [sic] et d'activité, Mr Minon s'était rendu maître des flammes. A peine ce danger était-il conjuré qu'il fallut en affronter un autre plus grand. On frappe à la porte à tout rompre. Mr le Curé se hâte d'ouvrir pensant que quelque malheureux vient demander un asile. Un grand diable d'officier Bavarois se présente le révolver au poing et en mauvais français dit : « Mr on tire sur nous, du clocher ; vous venir avec nous » Ce disant, il lui tient le pistolet à la gorge. L'argument était sans réplique, il fallut marcher devant le farouche allemand armé du

pouvoir exécutif.

« Les balles pleuvaient épaisses du côté d'Orléans » disait Mr le Curé, « et je suis encore à me demander comment je n'ai pas été frappé. Mon clocher avait reçu un obus qui aurait abattu la partie nord et délogé nos soldats qui s'y étaient retranchés (ils n'avaient pas eu besoin de chef pour y monter ; ils s'étaient introduits en brisant un panneau de vitrail). L'église était littéralement criblée d'obus « ma pauvre église ! » un moment devint ma prison ; mais bientôt les Prussiens vinrent nous prendre q.q. [quelques] uns de mes paroissiens et moi, et on me consigna au presbytère, plaçant à la porte deux sentinelles. J'entendais de

l'autre côté de la rue appeler : « Mr le Curé, Mr le Curé, au secours ! au secours ! » « C'étaient de pauvres soldats français qui se mouraient, mes barbares geôliers ne voulaient pas me permettre d'aller jusqu'à ces moribonds. » Il m'en souvient encore, Mr Minon m'accompagnant de chez lui, me montrant l'endroit d'où partaient ces misères…
En passant devant l'église de N. D. des Aydes, fermée à clef
« Ils vont en faire, dit ce bon prêtre, avec un accent de douleur indescriptible, un entrepôt de farine. »

En quittant Mr Minon devant son église, j'entrais dans toutes les maisons en criant : « Y a t-il des blessés ? » Dans les maisons abandonnées, je cherchais partout s'il n'y avait

pas de morts. Chez M. Ploton, il y avait plusieurs blessés qu'il soignait avec beaucoup de zèle et de charité, mais manquant de tout. Hélas ! il fallait bien leur avouer que je n'avais plus rien non plus à leur donner. Un boulanger de la barrière St-Marc, nommé Mr Chatelain, était par hasard dans l'appartement voisin, m'entendit et vint : « J'ai 100 pains de munitions, les voulez-vous ? J'en donne dix, mais ne puis faire davantage. » Dans les circonstances, je trouvais sublime la générosité de cet homme. Je souscris pour 20 : « Mon ami, réservez-nous tous vos pains, je vais vous trouver d'autres souscripteurs ; vous, cherchez le moyen de transporter les pains jusqu'ici », ce fut convenu.

Mr le Curé était à l'ambulance de l'école. En lui annonçant la chose, il souscrivit avec empressement pour 40. « Et vous », fit-il avec joie en s'adressant à Mr Lhuillier ? Celui-ci garda le silence, rougit, baissa la tête pour cacher les larmes qui roulaient dans ses yeux. Il pensait à sa femme, à ses 6 enfants : « Ils m'ont tout pris, dit-il enfin avec un gros sanglot, je ne le puis pas, je n'ai plus rien. » - « Du courage, mon cher ami, je me charge du reste, se hâta de répondre Mr Cadrais. Prenez vos brassards avec le drapeau d'ambulance et allez chercher vite le pain dans un chariot à bras. » Dieu les garda contre la rapacité des Allemands. Le soir, nous étions heureux de pouvoir faire une distribution un peu plus

copieuse à nos affamés.

Pendant cette scène attendrissante, j'étais entré dans la demeure d'une pauvresse qui me répondit très indifféremment : « Je crois bien qu'il y a là-haut un blessé. » Sans plus se déranger, elle m'indiqua la porte de la chambre. Je poussai la porte et vis là, jeté à bas du lit le cadavre, en chemise, d'un jeune soldat aux membres crispés, une balle lui avait traversé la cuisse. Je n'apercevais aucune trace d'hémorragie et pourtant le corps était tout blême. Son camarade, qui avait la lèvre et la racine du nez labourés par une balle, quoiqu'Italien me donna à comprendre qu'il avait seul prodigué ses soins à ce malheureux.

p. 97

La crainte d'être pris par les Prussiens le retenait dans cette chambre. Je lui fis signe de me suivre à l'ambulance. Auparavant tout voir par là. Je m'enfonçais dans une cour en criant : « Y a-t-il des blessés ? » J'ouvre une petite porte « Ah ! Mr s'écrièrent 5 soldats étendus sur de misérables grabats. Nous voilà depuis 3 jours sans pansement, sans nourriture, sans un peu d'eau. Personne n'est encore venu. Mr le Curé, venez à notre secours. – Mes amis, donnez moi [sic] 5 minutes et on va venir vous chercher pour une excellente ambulance – Merci Mr » Si vous aviez entendu ce merci, comme il était expressif.

Mr le Docteur Bousquet me signalait un de ses blessés très en danger. Ce brave médecin, ancien major de l'armée d'Afrique sous Bugeaud, avait ouvert sa maison depuis le fort de l'action aux ennemis comme aux amis. Les malades encombraient ses appartements. Les Bavarois, durant ce temps, pillèrent tout, ils lui enlevèrent jusqu'à une riche trousse estimée 500 F souvenir de ses campagnes. Cette trousse avait été laissée pour un instant sur sa table. Ils furetèrent partout et lui prirent même ses flacons de vomitique et d'arsenic, pensant que c'était du sirop ou du sucre. Grand bien cela leur fasse.

Jules se rendit auprès du

soldat signalé tandis que M. Bousquet et moi allions tout disposer à l'ambulance des sœurs pour y installer nos blessés. Nous les y établissons au grand contentement des sœurs dont la charité dépassait de beaucoup les ressources. Au risque d'offusquer leur humilité, je dirai que, non contentes de se dévouer jour et nuit au chevet des malades, elles savaient de plus prélever sur leur nécessaire. Toutes leurs petites provisions y avaient passé dès les premiers jours. Mais, il paraît qu'elles ont l'habitude de tirer des bons sur la Providence. Et puis, on demandera à quoi bon les religieuses ?

Puisque j'en suis à combattre les préjugés vulgaires, voici un trait qui en réfute un autre.

Comme j'avais sur moi

les saintes huiles et que le docteur me disait qu'il désespérait de son malade, je m'y rendis ; un chasseur à pied blessé lui-même était là faisant le garde malade. Il m'apprit qu'un prêtre était venu et que lui était sorti de la chambre pendant qu'il confessait son compagnon. Le soldat malade ne pouvait parler mais par des signes il me manifestait les meilleures dispositions, je lui conférai le sacrement de l'extrême onction. Le soir venu, nous nous rendions mutuellement compte de notre journée.

Jules me parla de ce jeune homme qu'il avait administré : « Mais comment ? J'avais les saintes huiles, dis-je – Et moi aussi, j'ai celles de Fay. »

Nous l'avions donc administré 2 fois à q.q. [quelques] minutes d'intervalle dans la persuasion qu'il ne serait plus de ce monde le lendemain. Le lendemain, il allait mieux ; ce mieux s'accentua si rapidement que pendant la bataille de Coulmiers, peut être l'énivrement [sic] du combat et aussi d'une petite libation, notre homme se promenait crânement dans la rue, son coupe-choux au côté, cernant les Bavarois les Bavarois qui déguerpissaient au plus vite, ce qui nous faisait craindre qu'ils l'emmenassent prisonnier. Puis on dira que les sacrements font mourir.

Non, notre ministère n'avait pas pour objet d'achever nos malades ; nos sœurs non plus,

leurs bons sur la Providence étaient à courte échéance, mais elles les renouvelaient souvent et toujours avec succès. Ce soir là [sic] même, en effet, arrivèrent sans obstacle les 100 pains du boulanger. Le docteur Bosquet fit de son côté des démarches auprès de l'intendant militaire couronnées de succès ; nous pouvions donc désormais compter sur les médicaments et les vivres pour nos blessés. La journée était finie avec consolation ; il était 10h quand on pensait dire en remerciant Dieu jam lucis orto sidere.

Vers 1h du matin, on nous mandait auprès d'un pauvre soldat qui, nous disait-on, allait mourir chez Dongeon. Puisque l'~~h~~occasion se présente,

je dois rendre hautement témoignage au courage et au dévouement de cette famille entière. Ils allaient recueillir les blessés au milieu du combat ; la maison en était encombrée et les Prussiens victorieux ne respectèrent pas cet asile de la souffrance. Plusieurs tirèrent dans la maison, heureusement, personne ne fut atteint. Le cordonnier Mulot ancien soldat infirmier dans l'expédition du Mexique ouvrit sa boutique à ses nouveaux frères d'armes et sut mettre à profit pour la patrie les connaissances acquises du métier d'infirmier. Il me disait alors avec un certain orgueil qu'il s'était refait la main tout de suite.

Ce fut chez Mr Roumilly employé du chemin de fer que je

me hâtais d ‘aller trouver le militaire pour lequel j’étais demandé. Cette famille chrétienne avait tout préparé ! Mon soldat l’était assez : il avait demandé les sacrements ; le voyant très mal, je l’administrais.

En me retirant, on me dit qu’il était blessé à la poitrine par une balle ; qu’il appartenait à une bonne famille… Bref ! je crus reconnaître celui qui m’avait fait tant de peine en l’embrassant.

A la Ste Messe, je recommandais ce bon jeune homme à N. S. [Notre Seigneur] puis j’allais le revoir. Il n’était pas plus mal mais dans un état très alarmant. La respiration se faisait par sa blessure et le sang suintait aussi par là. Il était très brusque dans ses

paroles et avait des exigences de malade difficile à soigner. Le vagissement et les pleurs des enfants l'agaçaient fort. Je lui promis qu'aussitôt qu'il serait transportable et j'espérais que ce serait bientôt. – On lui trouverait une ambulance où il serait plus tranquille. Il me remercia avec reconnaissance. Il fallait gagner cette âme à Dieu, aussi je le voyais le plus souvent possible, l'encourageant, lui donnant espoir et surtout ne le laissant pas causer. Il alla mieux ; je me chargeai d'écrire à sa famille ; il accepta avec bonheur. Voyant que je distribuais des livres, il en voulut un pour faire diversion à l'ennui. Je ne cédai qu'à la condition qu'il ne se fatiguerait

pas à lire. Il me vit des médailles et m'en vola une avec une grâce charmante. Nous étions une paire d'amis. Puis, en lui disant quel était mon projet de lettre pour ses parents, j'ajoutais que sa mère et son père seraient très heureux d'apprendre que leur fils avait été aussi bon chrétien sur son lit de douleurs que vaillant au combat : il fut prêt en quelques instants.

Le lendemain matin, je lui apportai le St Viatique qu'il reçût avec foi et bonheur. Je racontai en son nom tout cela dans la lettre à sa famille ; au bas, il mit au crayon : Vu et approuvé, Olivier. Que cette matinée me dédommagea du refus que j'avais essuyé durant

le combat ! C'était bien le même militaire, ou plutôt il n'était plus le même. Dieu, d'un blasphémateur, avait fait un ange de résignation et de patience. Il ne se démentit jamais durant près de 4 semaines que nous passâmes ensemble, dans cette fraternelle intimité. Le prêtre et le soldat vont si bien ensemble.

Tous les matins, un piquet de soldats Prussiens faisaient dans les maisons les recherches les plus minutieuses pour trouver ceux de nos soldats qui s'y cachaient et les faire prisonniers encore qu'ils fussent malades pourvu qu'ils pussent marcher ; le reste les inquiétait peu. Mr Lhuillier avait un jeune soldat à qui il avait donné un brassard, mais comme son ambulance

avait un personnel d'infirmiers plus que suffisant d'après le règlement, il voulut le déguiser en civil et le faire partir : il me confia son plan. Je vais de maison en maison, mendiant une blouse, un pantalon… J'avais 8 ou 9 maisons d'avance sur les inquisiteurs barbares. Personne ne pouvait m'en donner ; les Prussiens avaient tout pris, ils n'avaient plus que les habits qu'ils portaient sur eux. Plusieurs devinant mon intention me disaient : « Si on pouvait décacher. » Toutes les vieilles hardes étaient déjà parties avec les soldats qu'elles déguisaient. J'étais désespéré. Enfin, chez Mr Dernault, un pauvre homme de Gidy qui, affolé de peur était venu se

réfugier à Orléans, me donna deux vieilles blouses et un pantalon. J'aperçois des sacs de nos soldats qui n'avaient pas été pillés. J'en retire tout le linge, car nous en avions le plus grand besoin, je m'en vais heureux de mes trouvailles. Sur ces entrefaites, le jeune soldat près lequel nous nous employions, avait confié son secret à Jules. Il le conduit au galetas et lui montre 7 de ses camarades cachés sur le plafond d'une petite chambre. Mr Lhuillier, de son côté, avait cherché et trouvé une blouse et un pantalon. Tandis qu'il affublait son protégé, je monte au galetas : « Mr l'abbé, Mr l'Abbé, nous sommes ici depuis 4 jours. Voyez la première ration qui nous a été distribuée. »

p. 110

Il nous montrait q. q. [quelques] méchantes pommes qu'ils mordaient à belles dents. « Nous voudrions bien aller achever de régler nos comptes avec les Prussiens au-delà de la Loire. Une blouse à moi. » Tous en voulaient et se précipitaient sur le bord du trou. Le plafond surchargé craque et se fend. Mr Lhuillier entend parler ; voyant des soldats cachés là-haut et des satellites prussiens en quête dans la maison voisine, il menace de les livrer lui-même s'ils ne fuient aussitôt : « Vous allez nous faire égorger tous, dit-il, il y a peine de mort pour quiconque recèle un soldat français. Que sera-ce dans une ambulance ? Partez, partez, voici les

Prussiens. » Nous avions perdu la tête. Avec plus de sang-froid, nous aurions pu en sauver au moins 2, en les affublant des vieilles défroques que nous avions. On aurait mis le brassard à un troisième, il courait des chances de ne pas être pris. Si les autres étaient restés blottis dans leur cachette obscure, ils eussent pu encore demeurer inaperçus. Pauvres enfants ! Je ne pus les voir s'en aller ; ils partirent résolus à travers les vignes, ils n'avaient qu'un fusil et ils n'étaient pas d'humeur à le rendre. Que devinrent-ils ? Je n'en sais rien. Tous ne durent pas être pris.

Il faut que je signale ici un bon journalier père de 5 enfants en bas âge, n'ayant que ses bras pour les faire vivre.

p. 112

Mr Breton avait recueilli 5 militaires blessés dans son misérable taudis. Quand on allait les prendre pour les porter aux ambulances, il ne voulait pas en entendre parler. « Quoi donc ! parce que je suis pauvre, il ne me sera pas permis de soigner ces braves militaires. Je travaillerai ; je ne demande rien à personne. » Je crus devoir plaider ses intérêts en montrant que ses petits enfants n'avaient pas où se coucher, qu'il y avait lieu de craindre qu'ils n'auraient pas de pain. « Pauvres petits ! reprit-il, ils y sont habitués. » - « Mais les médecins ne peuvent venir soigner chez vous vos malades, les Prussiens viendront vous les prendre, car vous n'êtes pas autorisé pour

avoir une ambulance. Il réfléchit et se décida enfin à condition qu'il pourrait [sic] aller les voir quand il voudrait. Si Dieu ne laisse pas sans récompense le verre d'eau, s'il estime tant l'obole de la veuve, comment récompensera-t-il les charitables privations de ses pauvres et bonnes gens.

Les militaires, eux aussi, savaient apprécier la générosité de leurs infirmiers improvisés. Il ne fut pas facile de les convaincre qu'il y avait indélicatesse de surcharger ces pauvres gens. L'un deux, nommé Ladislas, déclara qu'il ne quitterait pas des hôtes si bienveillants. Comme il avait eu la main fracassée par une balle, on lui dit que de l'ambulance de Mr de Saumery, à côté, il pourrait venir chaque jour et qu'on tâcherait d'aider un peu

cette bonne famille Breton. Il ne consentit que de l'agrément de l'excellent ouvrier qui, lui-même, sacrifiait ses sentiments pour le bien de ses blessés. Ce militaire d'une noble famille polonaise parlait presque toutes les langues de l'Europe ; son éducation avait été très soignée. Il était exilé pour avoir défendu l'indépendance de Pologne. Engagé en 66 dans la cavalerie légère d'Autriche, où il avait rang d'officier, pour se battre contre la Prusse qu'il haïssait cordialement, le sort l'avait conduit à se battre contre les Piémontais qu'il détestait non moins. Enfin, il venait de quitter une position où il avait un brillant avenir

pour avoir l'occasion de se mesurer en France avec les Prussiens.

Nous causions de cela, tandis qu'il était obligé de garder le lit et comme je lui demandais si ce n'était pas dur d'être loin de sa famille, il appelle en polonais un de ses compatriotes, simple soldat comme lui. Celui-ci lui apporte son habit, il fouille et sort un petit crucifix en ébène. « Mr l'Abbé, dit-il, voici le souvenir de ma mère, elle me l'a donné en la quittant ; je le garderai toujours. » « Laissez-moi, repris-je, vous offrir au nom de votre mère une médaille. Dieu aidant, vous la reverrez un jour, cette bonne mère.

Ces sentiments de foi et

d’honneur étaient partagés par tous ces compatriotes ; car l’ambulance de Mr de Saumery était composée en grande partie de Polonais auxquels le docteur Kovosk Cyprien prodiguait ses soins et son dévouement. On respirait un élément de foi au milieu de ces braves Polonais aussi courageux que bons chrétiens. L’un cependant n’était pas si accueillant ; c’était pourtant le plus malade. Il avait un poumon traversé par une balle ; une odeur fétide s’exhalait de sa blessure. Les médecins l’avaient condamné ; il était taillé en hercule et il fallait bien qu’il fût fort pour résister longtemps à son mal.

p. 117

Quelques bons procédés que j'eusse pour lui être agréable, j'étais invariablement reçu par ces mots : « ne comprends pas » prononcés avec honneur, ce qui voulait dire : « Laissez-moi tranquille ». Un excellent caporal se chargea de lui faire comprendre. De son lit, il l'exhortait en slave et l'engageait dans toutes les formes amicales à faire comme tous les autres, à penser à son âme et à son éternité avec un zèle et une charité apostoliques. Il me rendait compte de tout, me traduisant discrètement ce qu'il lui avait répondu. Finalement, il lui dit de rudes vérités avec une véhémence que je dus modérer et même réprimer pour ne pas éteindre la mèche qui

fumait encore et achever le roseau à demi-rompu. Du reste, ils s'y employaient tous et surtout l'infirmier. Je ne pus gagner que de lui faire accepter une médaille. Il est mort depuis et je n'ai pas de détails sur sa fin. J'espère toutefois pour lui la protection de la Ste Vierge.

Nous ne pouvions plus retenir Jules, impatient de revoir Fay après ces trois journées bien employées. La grand'route était interceptée par l'ennemi, il ne restait plus que la voie par la forêt libre. Par là, il pouvait aller donner des nouvelles à Casimir que je prévoyais dans les transes, mais il s'exposait à ren-

-contrer les maraudeurs bien plus à craindre qu'une escouade organisée ! Notre homme s'est tiré de si mauvais pas dans la vie que je le confiais à la bonne chance et encore plus à la Providence. Il avait pu confesser bon nombre de mourants qui auraient succombé sans secours religieux s'il ne se fût pas trouvé là. Quand on obtient un résultat, on compte ses fatigues pour rien.

La privation du tabac était pour nos militaires, les Polonais particulièrement, un surcroît de douleurs. Aussi nous étions heureux lorsque nous pouvions nous en procurer au prix de 10 ou 12 F la livre. Sœur Calais

qui use de la boîte, distribuait q.q. [quelques] prises toujours fort prisées. Le dimanche, elle ajoutait – ce dont elle n'usait pas – une goutte, q.qfois [quelquefois] un cigare, au moins une cigarette qu'elle mendiait, voire même aux Prussiens. Lorsqu'on manquait d'argent pour en acheter, on s'ingéniait pour en trouver. Voici le moyen le plus économique pour se~~n~~ procurer du tabac qu'un militaire travesti en civil pour la circonstance employait sans l'ombre d'un scrupule ; en temps de guerre, la morale peut être plus élastique. Il ne manquait jamais de demander du tabac aux visiteurs Prussiens, se dédommageant sur la bonne grâce des uns des refus hautains des

autres. Il plongeait sa main dans la blague et ne la retirait que quand sa manche avait été convenablement bourrée, n'ayant au bout des doigts qu'une pincée à peine suffisante pour une modeste cigarette.

Le dimanche suivant, Mr Miron, curé de la Chapelle Vieille vint nous demander à célébrer la Ste Messe dans notre Eglise : il ne pouvait plus pénétrer dans la sienne encombrée de pains. Je dois rendre justice aux soldats Bavarois. Mr le Curé avait eu soin d'emporter la sainte réserve. Malgré cela, les Bavarois employés à la boulangerie entretinrent et alimentèrent la lampe du sanctuaire. Ils furent on ne peut plus respectueux dans cette église, rangeant tout avec

grand soin pour ne rien gâter. Ils se montrèrent très charitables donnant jusqu'à 30 pains par jour pour nos blessés. Ce fut avec bonheur qu'ils rendirent l'Eglise au culte pour aller s'établir à la salle de danse qui, pour ?? eut une destination utile et morale.

J'avais l'honneur d'être servant de Mr le Curé. A ces mots : Introibo etc. il se mit à pleurer. Il ne cessa de sangloter tout le temps. Les larmes sont un soulagement aux grandes douleurs ; un plus grand remède encore pour le cœur déchiré et broyé : c'est la Ste Eucharistie. Aussi le bon prêtre me demanda pardon de son émotion : « J'ai été si malheureux ; que ne suis-je

resté à Epied [sic] ou à Baccon ! » Prophétisait-il contre sa pensée, ce qui devait arriver à peine un mois plus tard à ses anciennes paroisses. Eh bien ! s'il y avait été alors, il eut fait son devoir comme il l'a fait aux Aydes, le trait suivant nous le montre à l'œuvre :

Dans la maison Blain étaient 5 Bavarois dont l'un affligé d'une affreuse petite vérole noire était relégué dans une chambre du fond où on avait grand soin de ne jamais pénétrer. Les propriétaires avaient fui de leur maison, chassés par cette espèce de peste. Hélas ! Mr Blain n'en devait pas moins être la victime q.q. [quelques] jours plus tard. Pour le moment, le malheureux Bavarois était

sans secours. Le bon curé faisant sa visite ordinaire trouve les 2 soldats qui l'introduisent dans la chambre du malade sans y entrer eux-mêmes. Mr Miron lui parle ; il n'entend pas le français ; des croutes nauséabondes lui fumaient les yeux Mr le Curé arrange son lit, le couvre le mieux possible et en sortant recommande ce malheureux à ses camarades leur disant de lui donner à boire. Malheur ! répondent-ils en faisant signe qu'ils ne voulaient pas approcher. Le bon curé en fit son affaire. Lui seul plusieurs fois par jour apportait les tisanes, lavait et étanchait le jus, changeait le malade, respirant les miasmes. Le prêtre a

grâce d'état. Il fit des démarches pour qu'on l'emportât à l'hospice. Les deux allemands qui acceptaient les soins du prêtre redoutaient la puissance de la charité catholique ; ils avertirent leur ministre. Cet homme vint enfin, reconnut que le malade était protestant et s'en alla. Il ne pouvait rien faire de plus. Peut-être était-il père de famille, ne se devait-il pas avant tout à sa famille. Au prêtre seul, il est ordonné d'être le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. L'église catholique qui, chaque jour, le nourrit de l'adorable victime de son sacrifice lui dit : Int quod tractatis. C'est pourquoi

comme la lampe du sanctuaire du prêtre doit se consumer en éclairant et échauffant à la gloire de Dieu. Mr Miron gagna, auprès de son protégé, la petite vérole ; ce fut alors qu'il voulut bien me faire l'honneur de me le confier.

Je constatai l'extrême prudence des 2 Bavarois ; je ne vis que q.q. [quelques] fois seulement le malade qu'on ne tarda pas à transporter ailleurs. Puisqu'il faut tout dire, voici une violente tentation que nous eûmes, Mr Miron et moi : Notre malade avait pour arme un chassepot. Ravir un fusil français à un ennemi paraissait tout naturel ; c'était du reste, on ne peut

plus facile. Mais le seul motif qui nous retint l'un et l'autre c'est qu'il eût été lâche de désarmer un ennemi impuissant.

Je ne dois pas oublier la famille Porcher Jucquau dont la charité m'a fort touché ! Ils ont été très éprouvés ; ils venaient de perdre leur grand'mère ; durant le combat leur porte s'ouvrait pour recevoir les malheureux blessés, puis les Bavarois envahirent tout chez eux. Quatre blessés occupaient les 2 lits qui leur restaient ; eux-mêmes étaient obligés de coucher sur le carreau dans le même appartement. Cela dura 8 jours ; ils y contractèrent : le père, des douleurs rhumatismales très aiguës ; la mère, une névralgie à la tête ; la jeune fille,

une maladie de 2 mois. Lorsqu'on eût mis 3 de leurs blessés aux ambulances, malgré toutes leurs misères, ces brages [sic] gens tinrent à honneur de garder leur 4e soldat ; ils ne voulurent recevoir aucun secours bien que les Prussiens leur eussent tout pillé jusqu'à leur cachette. Une telle conduite n'est pas inspirée par l'humanité seulement, mais par des sentiments chrétiens peu ordinaires. Le Bon Dieu leur rende au centuple ce qu'ils ont sacrifié et souffert pour ses membres souffrants.

Cette famille me rappelle un fait assez curieux dont j'ai été témoin chez elle. Pour lors, ce n'était pas le sergent-fourier

qui avait désigné les camarades de lit, mais la commune infortune. Après avoir causé à celui des soldats qui occupait le bord du lit, j'adressais la parole à l'autre, il ne répondait pas. « Vous dormez donc, mon brave ? – Non, répondit l'autre, il ne répondra pas puisqu'il est allemand. – Et comment se fait-il que vous soyez ensemble ? – Je ne sais ; on nous a porté ici tous deux, et qui plus est c'est moi qui lui ai fait son affaire – Vous l'avez tué ? – Non, je lui ai seulement rendu la pareille – Comment donc ? – Je sautais une haie lorsque je le vis qui tirait sur moi ; il m'attrape au pied. Mon fusil se trouvait chargé. Attends, me dis-je, puisque tu m'as manqué, je vais régler ton compte. Je vise et lui casse l'épaule. » M'aperce-

vant qu'il le couvrait avec soin : « Vous n'avez donc pas de rancune maintenant ? – Oh ! non, le pauvre diable défendait sa peau comme moi la mienne. »

Le voisin de Mr Porcher, Mr Rousseau a aussi mérité sa part d'éloges en soignant nos malheureux défenseurs et en facilitant leur évasion. C'était une entreprise d'une gravité extrême. Aucun édit de nos oppresseurs ne m'a soulevé d'indignation comme cette affiche que vis en ville lorsque je pus y retourner. L'insulte la plus amère pour le vaincu y est déversée avec l'impudence la plus déshonorante pour le vainqueur. Après une nomenclature interminable des divers cas

concernant non seulement les voies de fait mais encore les convenances à l'égard de SM [Sa Majesté] le Roi de Prusse se terminant invariablement par la sanction sinistre de mort arrivé à ceux qui favoriseront l'évasion d'un ennemi en lui fournissant des habits, lui indiquant la route, seront punis de mort. Que c'est triste de voir traiter, dans une ville française, les Français ses frères, d'ennemis. J'étais sous l'accablante impression que me causaient ces pensées, quand je fus le témoin actif d'une scène du plus haut tragique. Devant St Paterne, j'aperçois, soudain, grand émoi derrière moi. J'entends appeler : « Mr le Curé, Mr le Curé ! » On me fait signe. Je crus tout d'abord que quelqu'un était victime d'un accident.

p. 132

Des dames me criaient : « Des prisonniers vous demandent. Je vis, en effet, une espèce de cariole [sic] conduite par des fantassins Bavarois où se trouvaient trois hommes. L'un d'eux portait sur le paletot des traces qui indiquaient qu'il s'était traîné dans la boue. Le plus petit en blouse sur le derrière de la voiture avait les yeux hors de leur orbite. Souvent en voyant des tableaux où l'artiste avait voulu la frayeur des personnages ouvrir de grands yeux fixes et vitreux, j'avais pensé que c'était une exagération. Non, c'est la réalité ; la fatale charrette s'était arrêtée presque à l'endroit où j'étais, devant une porte cochère,

rue Bannier, n° 101. Le malheureux jeune homme saute de la voiture et se jette à mon cou : « D'où venez-vous ? Etes-vous condamnés ? Pourquoi – Pas de réponse. – Où allez-vous ? – Mr je vais mourir. » Ce fut sa seule réponse. Les Prussiens le pressaient d'entrer, je voulus le suivre ; la sentinelle s'y opposa. Mon malheureux jeune me tenait fortement par la main. Je faisais insistance pour le suivre : Impossible. Un Bavarois nous signifia de nous séparer ; il fit même signe de nous frapper du poing ; il n'osa pas. Je promis de le rejoindre bientôt, mon homme parut plus rassuré. Un officier supérieur de hussards rouges passait en ce moment en magnifique berline (ces M.M. les Bavarois aimaient à promener

p. 134

leurs grâces en équipage orléanais.) J'arrêtai donc la voiture et lui demandai qu'il voulût bien me faire pénétrer jusqu'auprès des prisonniers qui réclamaient le secours de mon ministère. L'officier - je lui dois cette justice – fut très poli, il me dit toutes ses civilités en français, mais il ne comprit rien à ma requête : « Vous, savoir la langue germain ? – Nix » c'est tout ce que j'en sais. « Comprenez-vous le latin, lui dis-je à mon tour ? » il sourit comme si c'était q. q. [quelque] chose qu'il pourrait bien avoir désappris. J'accentuais le plus possible : « Peto a te ut mihi liceat adire captivos francos qui modo ducuntur in haene dominu quia requiri ? ministerium meum – Nos

comprenos – Va donc ! lui dis-je impatienté.

J'allais aussitôt prévenir au presbytère de ce qui se passait sur leur paroisse afin qu'ils avisassent en cas d'exécution. Mr Mousset me répondit qu'ils n'y pouvaient malheureusement rien.

Au grand hôtel, je vis 2 sentinelles, j'y allais ; comme on avait tout vu, on s'empressa de me faciliter l'accès auprès du général et du commandant qui y logeaient. Ce moment là [sic], ils étaient absents. La dame du comptoir m'indiqua un officier qui parlait français ; il me permit d'entrer au n° 101. Les prisonniers venaient d'en sortir. Toujours est-il que c'était là un bureau. Celui qui paraissait

le chef quitta sa place et me dit que si je voulais voir ceux que je cherchais, il fallait aller chez le commandant de place, hôtel de la Boule d'or. J'y courus et reconnus bon nombre de personnes que j'avais vues devant le n° 101 ; elles étaient attristées et décontenancées ; elles avaient été repoussées à coups de crosse. Sans demander la permission à personne, je file droit au commandant de place. Juste, je me trouve face à face avec nos prisonniers qui faisaient antichambre. Le Mr a paletot me dit être Mr Breton, notaire à Ouzouer le Marché, ajoutant que les Prussiens l'avaient fait prisonnier parce qu'ils se figuraient

qu'il était Maire du pays. Il me priait de parler de lui à Mr de Champvallins, de Beaumont et Gombeau. L'autre M [monsieur] en blouse était je crois un garde et mon jeune désolé était garçon de ferme. Je les rassurai de mon mieux et l'officier leur dit aussi qu'on ne les condamnerait pas sans les entendre et que, très probablement, ils seraient renvoyés.

Je les quittais leur promettant de mettre tout en œuvre pour les délivrer et que j'allais de ce pas trouver Mgr [Monseigneur] dont l'influence avait si bien profité à tant de malheureux captifs. Je tins ma promesse autant que possible. Ces démarches ont elles abouti ? Que sont devenus ces trois hommes ?

En rentrant, Mr le Curé

me remit un billet au crayon par lequel Brisse demandait ses effets et surtout ses papiers. Mr Proust qui l'avait apporté était chargé de dire en grand secret à Mr le Curé que lorsqu'il avait vu les Prussiens entrer, il était descendu cacher son fusil à la cave. Cet excellent jeune homme craignait que cette arme fut la cause d'un mauvais parti pour nous. J'allais fouiller avec une pioche sans rien trouver. Je me rappelai alors ce récit que m'avait fait Jules d'un chassepot livré par la simplicité de la servante aux mains des Prussiens au moment où il allait le jeter dans le puits. Deux Bavarois vinrent peu

après faire des perquisitions au presbytère. Je les suivis dans ma chambre afin que ma présence leur imposât une certaine retenue. J'avais écrit sur la porte O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. Ils lurent en souriant cette inscription, puis parurent surpris de trouver sur ma table des livrets de soldats. Je leur expliquai que c'étaient des objets trouvés sur des militaires que nous avions enterrés. En examinant successivement ces objets : un porte plume [sic] et un crayon du pauvre de Petiny furent à leur convenance ; ils se les passèrent l'un à l'autre et firent mine de les garder. J'eus beau protester que c'était une relique très précieuse pour la famille

m’offrant de rendre le triple de sa valeur : « Nix » fut toute leur réponse et ils les volèrent.

Cette digression faite, je reviens au fait. Je n’espérais guère rencontrer les papiers importants dont me parlaient Brisse. Les vandales inquisiteurs en vidant et pillant les sacs des militaires français avaient pris les valeurs et ce qui leur avait plu, le reste avait été déchiré et détruit. Les papiers surtout en mille pièces étaient jetés dans les balayures, un seul excepté.

Peu après, Mr Bougaud ?? étant venu voir Mr le Curé sort dans la cour : « Tiens, fit-il, voilà un billet de banque de 1000 F, en le remettant à

Mr le Curé pour le garder jusqu'à ce que quelqu'un le réclame.
L'heureuse trouvaille est soigneusement serrée. Mr le Curé après le départ de son visiteur, peut-être bâtissait-il des châteaux en Espagne : Si ce billet était réclamé avec l'inévitable étrenne offerte, il pourrait aider un peu tant de gens en détresse. S'il ne trouve pas de maître, ce qui est très probable, ce sont des plans à proportions grandioses. On élève un monument funèbre à nos héroïques défenseurs, plus une fondation pour un service à perpétuité, une école d'orphelins de la guerre, une belle cloche placée sur un clocher remplaçant le prosaïque panier à mouches si peu digne de

de la Chapelle neuve de N. D. des Aydes à Orléans » Que sais-je tout ce que le zèle et la charité inspiraient à ce cœur vraiment sacerdotal. Si bien qu'après avoir conçu de si beaux projets, Mr le Curé veut voir encore une fois le précieux trésor sur lequel se fondaient tout et de si douces espérances. Il le tire en tremblant de sa cachette car les yeux rapaces des Allemands n'étaient pas dignes de le contempler. Oui, c'est bien la couleur d'un billet de 1000 F c'est bien les dimensions d'un billet de 1000 F. Mr Cadrais essuyait ses yeux du revers de la main – c'était une larme de tendresse – Puis il met gravement ses lunettes. Le~~s~~ proverbe dit vrai : quatre yeux

y voient mieux que deux, il vit plus distinctement encore en grosses lettres : Mille francs. Mais au-dessous en caractères microscopiques, ces mots de fonds « Que veut dire cela ». Il lut la pièce entière. Hélas ! ce fut alors l'histoire de Perrette. Mais Dieu tiendra compte à Mr le Curé de ses beaux projets. Le prétendu billet de 1000 F venant de se métamorphoser en un perfide prospectus où un petit marchand ruiné proposait de vendre son fonds de boutique.

Pour moi, si je n'eus pas la chance ce soir-là de trouver des billets de 1000 F je n'eus pas celle non plus de trouver la musette de Brisse. Comme il y en avait d'autres déchirées, pêle mêle [sic],

avec des débris de guêtres en toile, souliers dépareillés, gibernes en pièces. J'adoptais une des meilleures pour la lui apporter tout en regrettant de ne pas retrouver celle marquée à son nom. Le lendemain, après la messe, je remuais, indiféremment [sic], du pied, ces lambeaux de petits papiers, j'aperçois que l'un portait l'empreinte d'un timbre. Je le ramasse puis un autre qui semblait se rapporter à celui-là, et encore d'autres ; avec ces bouts de papiers juxtaposés, je reconstruis la pièce entière. L'un est la nomination d'Alexandre Brisse à l'emploi dans les chemins de fer aux appointements de 200 F, l'autre le certificat de bonne conduite délivré par

le maire et le curé de son pays. Ainsi lui, Belge, avait sacrifié son avenir pour voler à notre secours ! C'est bien le cas de le dire que la flamme du dévouement patriotique ne s'allume qu'au foyer domestique et à l'église.

Que j'étais content de penser au bonheur que le bon Brisse éprouverait à ravoir ses papiers. Dans ce sentiment, je continuais mes recherches dans les débris et mis à part un papier aux lettres cuniques que je supposais appartenir à q. q. [quelque] arabe. Je fis une liasse de tout cela, enveloppée d'un sale gilet et puis je pars un peu chargé par le paquet, mais le cœur bien léger.

p. 146

Retenu par le ministère dans la paroisse, je ne partis qu'à 4h du soir, marchant bon train. Mr Roy m'aurait rencontré. Eh ! mon cher la gr [grenouille ??] ecclésiastique m'aurait-il dit – Mr lui aurais-je répondu, avec beaucoup de respect, je cours après. A peine entré dans les magasins, une dame qui paraissait encore très agitée d'une violente émotion : « Mr l'Abbé, vous venez pour voir Mr Brisse, ils viennent de l'emmener, ce cher enfant n'était pas encore guéri. J'ai eu beau faire, ces gens sans cœur l'ont pris, ils étaient encore ici, il y a 5 minutes. – Où les a-t-on conduits ? – A la mairie vous pouvez y arriver presque aussitôt qu'eux. » Ils étaient

à peine rentrés que j’y arrivais. On les avait relégués dans une cour intérieure. Je demandais à tous de me laisser entrer pour affaire très importante. Je ne cessais mes instances que lorsque la sentinelle me menaça sérieusement si je forçais la consigne. Un officier à qui je m’adressais m’assura que le commandant de la place allait passer et qu’il me permettrait facilement. Il ne tarda pas en effet à sortir, il venait de compter son troupeau, car ces pauvres prisonniers, quelquefois épuisés de fatigue et de faim, étaient parqués à la belle étoile comme un troupeau de moutons. On leur enleva leur couverture et leur peu de pain ; si toutefois, il leur en restait encore.

Le commandant de place, que je me hâtais d'affronter, me répondit : « Tout à l'heure. » Il semblait affairé, préoccupé ; bref, il s'esquiva.

Il fallut que je m'en aille, la tristesse dans l'âme. En cette circonstance, je fus malheureux jusqu'au bout. Le lendemain matin, vers 9h., j'étais absent du presbytère quand nos malheureux prisonniers passèrent, conduits, entre deux haies de Bavarois qui avaient la baïonnette au fusil. Mr le Curé était à la fenêtre de sa chambre saluant ces chers enfants de la France, captifs sur le sol de la patrie. Brisse l'aperçut et le salua. « Mon cher ami, tous vos papiers sont retrouvés. Mr l'Abbé les a – Je vous écrirai où il faudra me les adresser –

Dieu vous garde – Merci. » Les cavaliers allemands poussaient rudement les retardataires. C'était pitre de voir défiler ces longs convois de prisonniers. Pauvres éclopés sans chaussures, les pieds écorchés dans la boue épaisse et profonde ; le ventre creux ; ils étaient obligés de faire de rudes et longues étapes q.q. fois [quelquefois] par un froid de 7 ou 8 degrés. Quelques-uns sortaient à peine convalescents de l'ambulance, se traînaient plutôt qu'ils ne marchaient. J'ai vu un pauvre mobile affaibli par la maladie, la tête toute contusionnée et ensanglantée des coups reçus depuis la sortie de la ville ; on a prétendu qu'il était mort le long de la route ? Mr Doublée, emmené prisonnier,

a vu un pauvre mobile, épuisé de fatigue, traîné, la corde au cou par un officier Prussien à cheval, d'Angerville à Etampes. Il y avait pourtant une voiture requise soit disant pour porter ceux qui ne pouvaient marcher. Lorsque dans nos pays on conduit des animaux à l'abattoir, s'il y a une bête blessée, on l'y mène tout doucement, q. q. fois [quelquefois] on l'y porte afin de lui épargner des souffrances. Les Allemands ne prennent pas tant de précautions avec les hommes.

Plus tard, on les forçait impitoyablement à marcher l'estomac vide depuis q. q. [quelques] jours. Ainsi lorsqu'on leur présentait un morceau de pain, ils se précipitaient sur vous en foule, comme des

gens affamés. On le savait et des habitants du faubourg faisaient tout leur possible pour partager avec eux ce qui leur restait de pain. Un matin, notre servante se trouvait sur le seuil de la porte tandis que ces malheureux passaient. « Attendez, leur dit-elle, je vais vous chercher du pain. » Un attroupement se forme. Les soldats Bavarois qui fermaient le cortège avaient beau menacer, frapper du poing et de la croupe du fusil, on leur opposait une résistance passive. « Vite, Marie, donnez le pain, lui criai-je, du milieu de ses malheureux que la faim arrêtait, malgré les mauvais traitements. Elle ne put leur distribuer

que quelques morceaux de pain noir qu'ils se distribuaient entre eux. Un sous officier [sic] qui fermait la marche vint s'en prendre à moi de ce désordre. Il me menaça de me comprendre dans le convoi. Je répondis à ses menaces par un air de mépris. Au fond, je n'eusse été que médiocrement fâché d'être fait prisonnier.

Pour faire diversion à ce triste spectacle, j'allais voir mes blessés de Mulot et de Dargon. Olivier était mieux : « Mr l'Abbé, voilà votre livre, vous m'en apporterez un autre ? – Oui, si vous n'en lisez que peu à la fois. Ne dites plus rien, je vous le défends. » Il me fait signe en mettant son doigt sur ses lèvres

et en souriant qu'il gardera le silence. – Allons, mon ami, ajoutai-je, cela va mieux, il faut espérer que bientôt vous serez sur pied. Je lus dans sa physionomie qu'il espérait aussi. Alors, il me fait signe d'approcher : « Ces braves gens, me dit-il à l'oreille pour n'être pas entendu de ses garde malades, font pour moi plus qu'ils ne peuvent. Ils sont 3 et leur petit enfant, je comprends que je leur suis à charge. N'est-ce pas, Mr l'Abbé, que vous me ferez transporter à une ambulance. Ces bonnes gens, comme je les récompenserai plus tard, quand je serai guéri ! Il faudra l'écrire à mes parents. » Je lui promis de le faire porter à une

ambulance aussitôt qu'il serait transportable et d'écrire à sa famille afin de profiter de la première occasion. Nous nous quittâmes le cœur soulagé par cette douce intimité.

Chez Mr de Saumery, j'apprends qu'on a porté un nouveau malade. C'était un soldat de 59e de ligne. Au commencement du combat, ayant eu l'épaule traversée d'une balle, il s'était réfugié dans une des premières maisons du fb [faubourg] que les habitants avaient abandonnée. Caché sous un hangar, il était resté toute la nuit, craignant d'être découvert par les Prussiens. Il les voyait furetant partout et pillant la maison ; puis, ils s'en

allèrent fermant la porte sur eux.

Le lendemain, lorsque notre homme voulut essayer de se lever, cela lui fut impossible ; le sang qu'il avait perdu par sa blessure l'avait trop affaibli ; il avait une très forte fièvre. Heureusement, la Providence permit qu'il y eut là à portée de la main un baquet plein d'eau de savon qui avait servi à laver le linge. Couché en plein air et sur le pavé, il n'avait pour toute tisane que cette eau sale du baquet dans lequel il trempait sa main, quand les ardeurs de la fièvre le dévoraient. Et cela durant plus de 12 jours. Car lorsque les propriétaires revinrent, ils trouvèrent ce

malheureux gisant là, le visage terreux, l'œil éteint, les membres glacés.

Dévalisés par les Prussiens, ces gens se hâtèrent donc de porter ce squelette vivant à la plus proche ambulance. C'était le 23 9bre [novembre], son livret portait les noms de Saïd, de Bône en Algérie. J'allais raconter ce fait à Olivier, il le reconnut, ils étaient du même pays. On craignait pour ce malheureux les secousses si dangereuses de la transition, on lui ménagea la nourriture. On redoutait la gangrène, on sut l'éviter. C'est lui-même qui quelques jours après fut capable de nous raconter son histoire.

L'état sanitaire de nos ambulances allait s'améliorant de jour en jour. Nos convalescents, d'abord timides, commençaient à sortir au soleil, et ceux qui logeaient chez les sœurs, nous avaient donné plusieurs fois la consolation de les voir à la messe, venir faire une heure de faction le dimanche. Ils se rendaient à l'église par des petits chemins verts au travers des vignes, et pour donner le change, ils affectaient de s'appuyer sur un bâton, de porter un bras en écharpe.

Cette allure fut loin d'éveiller les soupçons des Bavarois quoiqu'ils se trouvassent côte à côte à l'Eglise où il n'y avait plus d'ennemis, mais des frères devant notre Père commun du ciel.

p. 158

Ce stratagème enhardit si fort les nôtres, qu'ils commençaient à circuler imprudemment dans les rues. D'ailleurs en gens bien élevés, ils tenaient à rendre les visites qu'on leur avait faites. Le soir, s'il faisait beau, on voyait arriver un groupe de nos soldats d'Orléans pour visiter le théâtre du combat. Un jour un grand normand portant encore la sardine de premier soldat de son escouade et pour lors chef cuisinier à l'ambulance de M. Bousquet, me demande où était « le Sacré Cœur » il avait là un sien camarade, qu'il désirait aller voir. « Prenez garde, mon ami, lui dis-je, vous avez 2 K [kilomètres] à faire le long du f[b] [faubourg] vers Orléans

P .159

Vous allez vous faire coffrer par q. q. [quelque] Prussien – N'ayez peur, Mr l'Abbé, ils seront bien finis s'ils m'attrapent. » Notre normand savait plus d'un tour. Il s'affuble d'une casquette de pekin par dessus [sic] son bonnet de coton qu'il rabat sur ses oreilles jusqu'aux yeux, met un bras en écharpe et armé d'un bâton, le voilà parti, traînant la jambe de façon la plus comique.

« Prenez garde, faites toujours de même sans vous tromper ou bien vous êtes pris - Oh oui ! on dirait que j'ai fait cela toute la vie. Deux heures après, je le vois revenir sur le pont Bannier, il passe entre les deux sentinelles, en faction, avec un air de mépris ; puis, s'arrêtant

pour me faire le salut militaire : « Je vous l'avais bien dit, Mr, que je m'en tirerais. Ces Prussiens ne sont pas forts, on leur jette de la poudre aux yeux en attendant de leur jeter du plomb.

J'allais ce jour là [sic], par ordre de Mr le Curé, acheter à ses frais un sac de riz, car on avait réduit les rations et on menaçait de cesser de les fournir si les arrivages ne s'effectuaient pas. Nous tenions donc notre riz en réserve, caché à l'école sous le pupitre de la sœur institutrice. Les Prussiens ne pouvaient se douter que de là dut sortir autre chose que ce qui nourrit l'esprit et le cœur.

p. 161

Cependant, l'état d'Olivier avait empiré subitement. La veille, remarquant sous mon bras un volume du journal « l'ouvrier », que je destinais à de plus valides que lui, il me l'enlève de force avec une familiarité du meilleur goût. J'ai eu beau protester que le format était trop incommode pour lui, qu'il se fatiguerait. « Je le tiens, dit-il gaîment, je le garde. » Sa blessure se fermait, il allait bien mieux. Le lendemain, à ma visite matinale, il me rendit le livre. « Merci, Mr l'Abbé, je ne puis le lire ; je me sens plus mal. » Les garde-malades me dirent que ses jambes enflaient et que l'enflure montait. Je cherchais à l'encourager

ce fut inutile, il ne comptait plus désormais sur une longue vie. Les pensées chrétiennes que je lui suggérais faisaient briller ses yeux d'une douce espérance. Je le revis le soir, il était calme et tranquille devant la mort qu'il acceptait avec résignation : « Vous écrirez à mes parents ; ils récompenseront ces braves gens. Adieux à mon père et à toute la famille. Je ne les oublierais pas. Je recueillis tout ému ce testament de la piété filiale. J'avais peine à dominer l'émotion en lui donnant l'absolution et le St Viatique. Dans la soirée, il interrompit tout d'un coup le silence de ceux qui étaient auprès de sa couche

de douleur. Je veux être enterré avec ce que je porte sur la poitrine. » Il ne tarda pas à s'éteindre. On respecta religieusement ses dernières volontés. Il avait suspendu au cou, avec un souvenir de famille, une médaille et un petit crucifix. Voilà ce que veut emporter en mourant ce soldat au souvenir de sa mère de la terre et du ciel, l'image du divin Rédempteur pour servir de signe de ralliement pour la bienheureuse éternité. Le lendemain, on annonça cette triste nouvelle à ses camarades. Tous ceux qui pouvaient marcher s'informèrent de l'heure de l'inhumation. Nous la fixâmes à la chute du jour. Le convoi

funèbre se forma à l'église. Mr le Curé conduisait le deuil, il avait à ses côtés le lieutenant du 5ème chasseurs Henriet Albert qui cachait ses galons d'officier sous un burnous de simple soldat. Ne voulant pas se rendre prisonnier sur parole, il espérait que sa blessure au genou lui permettrait bientôt de prendre la clef des champs.

Venaient ensuite une vingtaine de militaires qui en béquilles, qui la tête ou les mains bandées se prêtant un mutuel secours. C'était touchant à voir ! En déposant la dépouille mortelle d'Olivier au milieu des braves tombés pour la défense de la France, nous éprouvions une émotion plus profonde de ne pouvoir faire des obsèques

dignes de ce touchant spectacle. Hélas ! nous étions prisonniers dans notre propre patrie ! Nous nous permettons de publier les lettres du Père d'Olivier ; on verra une fois de plus la vérité de cette parole : Tel père, tel fils ! Et que dire de la mère au cœur si tendre ; sa lettre nous la révèle toute entière (Lettres d'Olivier)

Mais durant ces jours, les péripéties les plus poignantes se succédaient : « Mr l'Abbé, me dit la sœur attristée, nous recevons ordre du maire d'Orléans d'avoir à reprendre les classes au plus tôt.» Demain, à 8h du matin, on doit venir prendre nos blessés pour les concentrer à la caserne St Charles ou à la gare.

p. 166

Nos pauvres blessés sont désolés. En effet, tous étaient inquiets ; il y en avait qui pleuraient : « Ici, nous sommes bien soignés, tous guérissent, on veut nous mettre à la gare où règne le typhus ou bien nous emmener prisonniers en Allemagne. Que c'est triste ! Dans peu de jours, nous pourrions décamper. Sauvez-nous, s'écriaient-ils avec une voix craintive et suppliante. » Le Dr Boutet pensait que le commandant Prussien avait forcé le maire d'Orléans pour pouvoir tenir sous sa griffe tous les convalescents. Nous conjurons de les sauver et quoiqu'il fût 4h du soir Mr le Curé et moi allons faire appel à la charité des paroissiens en faveur de nos blessés.

p. 167

La famille Allot, chez qui j'allais d'abord fut prête à en adopter une de ceux qui avaient passé la nuit à la cave. Elle aurait voulu prendre les trois mais après l'exposé qu'elle me fit du pillage et de leur misère, je ne voulais même pas leur accorder celui qu'elle demandait. Mr Chauvin, vieillard de 75 ans se décida à en prendre 2. « Puisqu'il faut que les Prussiens nous grugent, disait-il, autant vaut que les Français en prennent leur part. » C'était peu pourtant de monde que nous avions ainsi à placer. J'éprouvais ailleurs bien des refus des personnes qui auraient pu faire mieux que Mr Allot. Le bon Dieu met souvent un grand cœur chez l'ouvrier. J'étais désespéré, plus souvent

pourtant devant l'impuissance que devant le sans-gêne et l'égoïsme.

En rentrant, j'aperçois Me [madame] Lefranc et lui fais part de ma peine. Elle réfléchit : « Mr l'Abbé, fit-elle, en me montrant leur petit et unique appartement dévasté, voilà ce qui nous reste. Mais il suffit qu'on empêche de les prendre : demain, ils coucheront par terre, plus tard on les casera mieux. » Sans attendre ma réplique, elle appelle son mari. Il arriva aussitôt, j'étais tout haletant. « Oui, dit-il, je le voudrais aussi mais que ces pauvres jeunes gens seraient mal ici. Voyez vous même » reprit-il en me montrant un plafond en bois dont les planches disjointes laissaient voir les

étoiles du ciel. Je n'ignorais pas que la maison attenante à celle-ci avait été brûlée à la main par nos ennemis, mais je ne croyais pas que l'incendie eût détruit la toiture de la maison Lefranc. Je les quittais plein d'admiration pour leur dévouement dans le malheur. Ils savaient, eux, coucher à la belle étoile, mais ne voulaient pas partager ce privilège avec leurs protégés. Je me promis de mettre leur hospitalité à contribution, dans le cas où je ne trouverais pas mieux.

A l'ambulance, je trouvais en conseil, Mr le Curé qui n'avait pas réussi mieux que moi ; le Docteur, Mr Lhuillier et les sœurs qui ont voix au chapitre

lorsqu'il s'agit d'œuvres de charité. Mr Bousquet voulait bien en loger 6 chez lui, mais ne pouvait en prendre davantage. Nous arrêtames [sic] que ceux dont la guérison semblait prochaine seraient logés un peu partout chez nous. Quant aux autres, on les laisserait prendre. Il n'était pas facile d'annoncer cette décision à ces derniers, ils la regardaient comme une condamnation à mort. Et ces jeunes gens se désespérant, pleuraient comme des enfants. « Mais, s'écria tout à coup, Mr Lhuillier, la maison de mon voisin est abandonnée, elle est assez grande pour les contenir tous. M. Pin nous la prêtera certainement pour cette œuvre charitable. D'ailleurs, l'am-

bulance la préservera des Prussiens. Ma femme leur fera à manger et tous nous les soignerons, ils sont si près de nous. » Je suis chargé par le conseil rendu à la joie, d'aller demander l'autorisation à Mr Pin le propriétaire qui habitait assez près. On était si persuadé de son consentement qu'on se serait mis aussitôt à transporter les malades s'il n'eût été trop tard. J'allais donc joyeux à travers les vignes remplir mon message. Comme il avait plu, j'avais retroussé ma soutane à ma ceinture, ce qui est une précaution utile en temps de boue pour ne pas se salir et courir plus à son aise. Dans la nuit, cela semblait assez un pantalon de zouave. Cheminant ainsi au pas gym-

nastique, j’avais les yeux fixés vers l’Est sur des rougeurs qui me semblaient être une aurore boréale. Ainsi occupé, je ne pris pas garde à un cri inarticulé et en sortant du sentier resserré entre deux haies le cri de Halte ! arrête ma course. Je tombais sur deux sentinelles Bavaroises à 10 pas de moi, juste à la maison où j’allais. L’une d’elles vint à moi, croisant la baïonnette, je lui fais signe que je vais à cette maison. Oh ! dit-il, Pasteur, et il me laisse passer. J’avais beau heurter à la porte disant en français qui j’étais, Personne ne répondait. On faisait la sourde oreille pour n’avoir pas à héberger des

ennemis et on n'ouvrait sa porte que lorsqu'il y avait crainte qu'elle ne fût enfoncée : « Soyez tranquille, je ne vous amène pas à loger des Prussiens. » C'était en vain. A la fin, la sentinelle me fait signe qu'il se chargeait de faire ouvrir. Il frappe si rudement avec la crosse de son fusil qu'on se hâte d'ouvrir, trop heureux que la porte n'ait pas sauté en éclats sous la violence des coups. Mr Pin fut heureux d'exercer la charité tout en préservant sa maison. Je rendis compte de ces nouveaux arrangements et la joie revint au cœur de tous. On se tint prêt à effectuer le changement, le lendemain avant 8h du matin

heure fixée pour l'arrivée des voitures d'ambulance. La nuit porte conseil. En effet, bien des familles que nous avions sollicitées la veille et que nous n'avions pu décider, étaient de grand matin au presbytère demandant à loger les pauvres soldats. C'était Mr Chauvin qui envoyait sa bonne Pélagie qui l'avait pressé de concourir à cette bonne œuvre. C'était Mr Duneau qui s'estimera d'avoir logé les enfants de la France plutôt que de recevoir le prince F. Charles le 4 Xbre [décembre] au soir, rentrée des Prussiens à Orléans. Là, son altesse daigna faire ample connaissance avec les petits fromages d'Olivet.

p. 175

Oh ! Si ce qu'on donne à contre cœur ne devait pas profiter, nul doute que l'appétit teutonique aidant, le Prussien ne fut mort au milieu de son triomphe. C'était Mr Paterne Levacher qui venait mettre à notre disposition sa grande et belle maison pour y loger tous nos blessés. De plus, son vieux père, sa pieuse femme et ses demoiselles se chargèrent de faire les cuisinières, infirmières, sœurs de charité de nos soldats. La Providence avait tout disposé pour le mieux, il ne restait plus qu'à remercier les familles charitables qui avaient adopté un ou 2 blessés. Il était plus commode pour le Docteur de faire des pansements aux blessés, tous

groupés au même endroit que de courir d'une maison à l'autre. Au surplus, il y avait, disaient les gens de l'art, économie de faire bouillir la popote commune au même feu. Qui compte sans l'hôte compte deux fois, nos remerciements aux personnes qui nous avaient d'abord offert de prendre un ou 2 blessés furent mal reçus par leur patriotisme et leur charité ch^{ne} [chrétienne]. Lorsque nous leur disions que Dieu s'était contenté de leur bonne volonté sans exiger le sacrifice, ils n'entendaient pas les choses ainsi et il fallut forcément leur donner les soldats qu'ils avaient choisis. Parmi ses familles dévouées, je signale celle d'Emile Rousseau.

p. 177

Ce bon jeune homme allait fréquemment aux ambulances, il s'était depuis longtemps distingué par son courage à relever et à soigner les mourants, il n'avait cessé de rendre d'importants services aux blessés et il a bien son titre d'infirmier volontaire. On le trouvait toujours disposé à donner un coup de main même pour rendre les services les plus répugnants. Le jour où on parla de faire évacuer les ambulances des écoles, il fut touché de la désolation qu'en éprouvait Lincé ; ce brave soldat frappé d'un éclat d'obus à la tête et d'une balle à la jambe devait être livré aux ambulances internationales de la ville pour couvrir aux yeux de l'adminis-

tration Prussienne notre recèlement charitable. Follet et les autres grièvement blessés que nous offrions voyaient leur départ pour la ville sans trop de peine. Mais Lincé suppliait les sœurs de le garder, d'une manière à fendre le cœur. « Sois tranquille, lui dit enfin Emile, moi je ne t'abandonnerai pas, je te porterai chez moi. » Ce bon ouvrier tonnelier l'emmena en effet dans sa petite chambre remplie de lits. C'était une bouche de plus à nourrir. N'importe, il le traita dès lors comme son propre frère et ne le laissa partir que lorsqu'il fût tout à fait guéri. Un jour, je les surpris en train

de nettoyer un canon de chassepot : « Vous allez, imprudents que vous êtes, vous faire fusiller ! – N’ayez pas peur, Mr l’Abbé, Je vous mets dans le secret, mais les Prussiens seront bien fins, s’ils le devinent. J'ai assez de morceaux de chassepot pour en confectionner un que je tiens à garder pour le faire servir qui plus est, reprit Emile, en travaillant activement à dérouiller toutes ces pièces et à les réunir sur les indications de son invalide qui précédemment avait été ouvrier ajusteur. « A moi, Mr l’Abbé, me dit ce dernier, vous en donnerez un tout prêt, N’est-ce pas ? C’est promis. » Je le lui avais en effet promis. Il y avait 10 ou 12 jours, entrant à l’improviste dans la

salle de classe où il était couché, j'interrompis cette conversation. « Oh ! que je regrette de l'avoir perdu, il était si bon disait Lincé à ses camarades – Quoi donc ? Mon ami, qu'avez-vous perdu ? lui demandais-je pour prendre part à la conversation – Mr l'Abbé, je parlais de mon fusil qui était si bon, si juste, si commode, si peu lourd. » Il ne tarissait pas d'éloges. J'allais me retirer, quand m'approchant de mon homme, je ne crus pas lui dire chose plus agréable que ceci : « Soyez tranquille, guérissez-vous vite, je me charge de vous en donner un. » Il me regarda pour voir si je ne plaisantais pas, puis il

fut aux anges. Cette parole fit des jaloux : « Et moi ! et moi ! Je partis pour ne pas prendre d'autres engagements. De plus, on me priait de vouloir bien livrer les fusils pour les astiquer afin qu'ils pussent être prêts pour entrer au corps, ils promirent de les cacher sous les paillasses. Le s. lieutenant [sous-lieutenant] Henriot plus versé dans le code militaire me disait agréablement : « Mr l'abbé, je saurai~~s~~ bien vous contraindre en vous faisant appliquer la loi martiale » et en preuve il me citait des articles de la loi à faire peur. Cependant, je ne crus pas devoir compromettre l'ambulance. Mais voyant que la maison recelait bien d'autres armes qui avaient

échappé aux inquisitions des Prussiens, la curiosité de voir si les fusils cachés avec Jules avaient disparu et les instances réitérées du jeune homme me vainquirent : « On croira, Mr l'Abbé, que je viens fouiller des pommes de terre ; je prendrai un sac et je me charge de cacher les fusils en lieu sûr ; ils s'abîment dans la terre. Quel dommage si on les y laisse, ils ne vaudront plus rien. Après déjeûner [sic], si vous voulez nous irons voir s'ils se portent bien.

A 11h., Emile, une pioche sur l'épaule et des linges sous le bras était à m'attendre. Nous prîmes par la

par la campagne pour descendre vers Orléans. En allant je lui disais que je doutais fort de retrouver encore les fusils des 2 mobiles tués le long de la voie du chemin de fer parce que quantité de gens d'Orléans étaient venus voir l'endroit où ils avaient été inhumés. « Mr l'Abbé, me dit tout à coup mon compagnon, les bons soldats qui sont morts en faisant bravement leur devoir, le B. Dieu [Bon] ne peut les damner. – Non, certes, mon ami, s'ils sont en règle avec lui, je sais que la plupart avaient mis ordre à leur conscience à Bourges avant de ~~fr~~ venir. – Mais, ceux qui ne se sont pas confessés ? – On ne peut

voir la mort en face sans penser à Dieu, il est probable que Dieu leur accorde la contrition parfaite qui suffit pour se sauver. – Oui, mais ceux qui n'y pensent pas ? – Ils ont eu la gloire humaine, il est fâcheux qu'ils n'aient que cela, car Dieu ne peut récompenser que ceux qui meurent dans sa grâce. » Après ce dialogue qui nous donna à réfléchir, nous franchîmes la passerelle en bois jetée sur la voie du chemin de fer. « C'est ici » dis-je à Emile en regardant autour de nous. Les deux sentinelles Prussiennes étaient toujours postées sur le pont Bannier à 200 m, on pouvait nous apercevoir. Je n'avais pas bien remarqué l'endroit où

avec Jules nous avions enfoui les chassepots. Aussi Emile donna plusieurs coups de pioche inutilement. Je pensais qu'on les avait retirés lorsque j'eus souvenance que les sillons où nous les avions cachés étaient en ligne verticale du côté sud car je me rappelais avoir vu en face de nous la cathédrale. « Venez fouiller ici, criai-je à Emile. » Le fer de la pioche frappe et glisse sur le fer. « En voici un, les autres ne sont pas loin. Vite, votre sac. » Il n'avait apporté qu'un méchant petit torchon. « Pourquoi n'avez-vous pas apporté un grand sac. J'irai en chercher un plus grand. Trouvons d'abord les autres. » Nous en trouvâmes trois

on les recouvrit de terre, et tandis que j'allais à mes affaires à Orléans, Emile courut chercher un sac et le soir on me les montra déjà graissés et en assez bon état. Mr Fortin, son beau-frère, qui partageait le dévouement et l'entrain d'Emile puisqu'il soignait et nourrissait chez lui 3 blessés fut initié au secret. Il me persécuta et ne me laissa ni trêve ni repos que je ne lui eusse indiqué un chassepot à déterrer car des trois rentrés au logis, après avoir si longtemps campé par la pluie et le beau temps, il y en avait un destiné à Lincé, l'autre à Emile, le 3e m'était réservé. Lincé se faisait donc fort

d’en faire un chassepot modèle, mais auparavant le Docteur dût lui extraire un morceau de plomb gros comme une noisette qu’il trouvait très lourd à porter. Vaincu par les prières de Fortin, je lui désignais un chassepot assez éloigné.

Chaque jour, notre petit arsenal improvisé s’enrichissait d’un nouvel engin de guerre : casque prussien ou bavarois, boulet, revolver, chassepots brisés (il y en avait tant dans le faubourg) de 3 ou 4 on en rétablit un bon, prenant la crosse d’un, la batterie d’un autre. J’eus la satisfaction de retrouver toutes les armes que nous avions cachées.

p. 188

Depuis la translation de l'ambulance dans la maison Pin, nos soldats plus valides et surtout plus enhardis nous donnaient en général moins de satisfaction ; certains, que je pourrais nommer heureusement en petit nombre, se respectaient si peu qu'ils allaient fumer et boire avec les quelques soldats bavarois de l'arrière train qui logeaient dans nos quartiers. Il y eut cependant des exceptions fort honorables que je veux citer. Maillot Claude, logé alors chez Mr Duneau, qui avait reçu un coup de feu à l'épaule droite, profite de sa première sortie pour aller

p. 189

à Orléans s’acheter un instrument de musique. Parfois, il me disait : « Je m’ennuie, Mr l’Abbé, n’auriez-vous pas quelque instrument, n’importe lequel, je me sers de tout, même du fifre ». Alors il me faisait part de ses souvenirs d’artiste et un de ses grands soucis était que sa blessure ne l’empêchat [sic] de manier l’archet et de sentir désormais les vibrations les plus délicates du violon et qu’il ne fût condamné pour sa vie à n’être plus qu’un vulgaire et misérable râcleur. Je n’eus pas de peine à lui faire comprendre que si un instrument était pour lui un agréable

passe temps [sic], il pourrait devenir aussi une fatigue pour ses camarades malades. Maintenant il n'y a plus à craindre cet inconvénient et notre musicien nous apporte de la ville un flageolet. J'aimais aller le voir ; il voulut me donner des leçons de flageolet et comme je n'avais pas grand temps à y consacrer, il me fit une méthode très simple et me fit même présent de son instrument. J'eus grand peine à lui faire accepter 1F50 pour qu'il pût en acheter un semblable. Brunoxi, Fievet, le trompette Muller et d'autres dont

j'ai oublié les noms se comportent aussi en hommes sérieux.

Ceux qui avaient été évacués à Orléans nous avaient fait promettre d'aller les voir. Un jour en face « du Sacré Cœur » je m'entends appeler ; c'étaient nos blessés qui ne voulaient pas nous laisser passer sans que nous ayons payé un légitime tribut à leur curiosité en leur donnant force nouvelles des sœurs et des camarades. Ces bons enfants n'étaient embarrassés avec nous que de savoir comment nous exprimer leur reconnaissance. Ce fut ainsi que s'écoulèrent les 1ers jours 9bre [novembre]. Les Bavarois ne logeaient plus en grand nombre

du moins dans notre fb [faubourg] Bannier, ils s'étaient transportés chez les vignerons de la rue des Murlins et des Aydes. Le vignoble qui forme la meilleure partie de la paroisse fut généralement moins pressuré. Le fléau de Dieu est intelligent.

Le dimanche, Mr Deparday et d'autres hommes de bonne volonté, emmenaient aux offices les catholiques qui logeaient chez eux. J'espère que le bon Dieu aura tenu compte de cette bonne œuvre à cet ancien soldat d'Afrique, à ce bon père de famille, à ce chrétien qui succombe de chagrin en voyant sa patrie

vaincue et envahie.

Il faut que je rende justice à la moralité et au sens religieux des Allemands ; ils ont toujours eu dans nos quartiers le respect des personnes, à une ou deux exceptions près. Quant à moi, mon habit ecclésiastique a tenu lieu de brassard en toute occasion et m'attirait même des marques de respect. J'allais toujours tête nue pour n'avoir pas à rendre le salut aux ennemis et ne pas accréditer le préjugé des nôtres : les curés payaient les Prussiens pour faire la guerre. Si j'ai été quelquefois menacé du poing ou du fouet, ça n'a jamais été par de vrais soldats, mais par des traînards

ou des pillards. Il suffisait de leur répondre par le mépris. Les Bavarois étaient assidus aux offices et s'y rendaient au premier coup de cloche et beaucoup restaient quoique la messe ne dût commencer qu'une heure plus tard. On les voyait à genoux et priant. Certains m'ont dit avec étonnement : « A la messe, le dimanche, il n'y a qu'Allemands, pas de Français. » J'avais beau excuser mes paroissiens, obligés de se garder contre les déprédations ennemies. « La France mérite d'être châtiée, parce qu'elle est impie. » Nos ennemis ont dit la cause de nos malheurs ; appliquons le remède qui

est le retour à Dieu.

Enfin arrivait le jour de la délivrance. Nous pressentions quelque chose de nouveau dans le va et vient [sic], dans les brusques sorties des troupes vers Ormes ; il régnait une grande agitation parmi les Bavarois qui nous disaient tristement : « Malheur ! Capout ! » en nous indiquant qu'ils étaient destinés à la mort. Ils s'embrassaient, se disaient mutuellement adieu. Ici se place un fait assez superstitieux qui montre la foi de ce peuple : Un de ces Bavarois partant quitte brusquement ses compagnons d'armes et vient rudement sonner au presbytère.

p. 196

Avec son accent d'outre Rhin il demande : « Auf pénite !... » Et comme la servante ne comprenait pas, il fait signe de prendre de l'eau bénite dans un bénitier et se signe en disant : « Auf pénite ! » La servante va aussitôt chercher sa bouteille remplie d'eau bénite qu'elle conservait suivant l'usage du pays depuis le Samedi Saint ; elle abandonne contenant et contenu, contente, si elle n'avait pas servi à la préserver de la grêle ou de l'incendie qu'elle l'ait au moins débarrassée du prussien. Le Bavarois en question revient au milieu de ses camarades, déboucha la bouteille et se met à boire. Il faisait des

efforts incroyables. Il n’est pas si aisé de boire un litre d’eau quand on n’a pas soif. Il en vint pourtant à bout. Alors, il partit plus résolument, paraissant avoir un air de satisfaction en parlant à ses amis, comme si désormais il était invulnérable.

Le canon grondait depuis quelques jours du côté nord ou Est. Le 9 il s’était rapproché, et le soir un long convoi de blessés prussiens rentrait à Orléans. Les Bavarois étaient très inquiets, c’était bon signe. Le capitaine de Parseval chargé de former les ambulances

avait fait réquisitionner 3 ou 400 lits dans la ville. On parlait que les Prussiens étaient refoulés sur Orléans, de Châteauneuf, de la Ferté et de Vendôme. Nous entendions chaque jour davantage le canon dans ces directions.

Dans la nuit, le bruit de nombreux chariots de guerre roulant avec fracas dans la rue me réveilla. C'étaient les bateaux amenés par les prussiens pour jeter un pont sur la Loire dans le cas où les ponts d'Orléans eussent été coupés. L'ennemi profitait de la nuit pour sauver également ses fourgons d'approvisionnement et comme il croyait la route au travers la forêt

de Chevilly peu sûre, il dirigeait tout ce matériel vers Saran et Gidy. Ce défilé très accéléré dura au moins 2 heures. Il était 10 ou 11 heures et les quelques Bavarois logés dans notre quartier le quittaient avec regret. Ces gens habitués aux bonnes traditions de famille n'étaient pas exigeants, ils étaient respectueux pour les femmes, ils caraissaient [sic] et aimaient les enfants en souvenir de ceux laissés au pays.

Le 9 novembre, de grand matin, presque toutes les troupes allemandes en garnison à Orléans étaient parties vers 8 ou 9 heures, nous en-

tendions à l'Ouest qu'un engagement sérieux était commencé. Cela prit bien vite les proportions d'une grande bataille. A 2 ou 3 heures, la terre en tremblait et l'action se rapprochait tellement de nous que nous distinguions même les décharges de mousqueterie, comme si cela se passait à Ormes, c'est-à-dire à 4 ou 5 k [km]. Nous étions dans la consternation, nous attendant à être les victimes comme le 11 8bre [octobre], on établissait son refuge dans les caves.

Dans ce temps là [sic], 2 fantassins Bavarois, la baïonnette au bout du fusil ramenaient avec leur flegme ordinaire un troupeau de moutons

dans la direction de Paris. Trois hommes, les suivant de quelques pas, disaient à ceux qu'ils rencontraient que les Prussiens étaient vaincus : « Venez nous aider à nous emparer de ces moutons. » Personne ne pouvait y croire et ne voulait se risquer à leur prêter main forte. Nos blessés se fussent bien volontiers chargés de la commission si leur force eût secondé leur envie. Il n'y avait que notre petit flamand, (le ressuscité dont j'ai parlé après une double administration) qui fût armé ! Il paradait crânement dans la rue, portant à sa ceinture son coupe-choux dont le bout du fourreau dépassant

sa capote lui fouettait les jambes. Comme il avait un petit coup de vin dans la tête, on ne pouvait pas lui persuader qu'il risquait d'être fait prisonnier.

Bientôt arrivèrent 7 à 8 voitures, espèces d'omnibus en planches peintes en gris cendré. On me dit que c'étaient les véhicules de l'administration bavaroise. Je ne m'aperçus pas qu'ils fussent accompagnés d'une escorte armée. Je voyais tout cela de la fenêtre de ma chambre et j'augurai bien pour le succès de nos armes ; car, en même temps, le fracas de la bataille se rapprochait de plus en plus

p. 203

faisant tout trembler. C'eût été beau si on n'eût été accablé à la pensée que des milliers d'hommes tombaient comme des épis sous la faulx, souffraient, râlaient, mouraient peut-être sans secours. Qu'il est triste alors d'être impuissant ! Mon imagination échauffée, presque en délire, me représentait, avec une horrible réalité qui me faisait frémir, les braves soldats du 11 8bre [octobre], combattant et mourant à la place où ils étaient tombés. Dans l'action, on ne se préoccupait que de secourir le plus possible les malheureux. Mais nous voilà bien loin de ces terribles scènes que j'évoque. Il est 4 heures du soir,

en regardant sur le toit voisin, le poste périlleux qui avait tenu 5 heures durant, un de nos braves légionnaires qui dirigeait un feu plongeant sur les Bavarois. Je vis au-delà, dans la gare des Aubrais fumer une locomotive qui allait sur Paris. C'était la première que je voyais depuis un long mois. Quoique ne traînant que 5 à 6 wagons, elle marchait très lentement et s'arrêtait fort souvent, avec grande précaution. Plus de doute, les Bavarois s'enfuient encore par là ; c'était peut-être l'Etat Major [sic]. Je suis persuadé que si on avait pu réunir quelques hommes de bonne volonté en allant en

lever quelques rails, nous aurions forcé la machine à faire retour à la France.

Après une heure après [sic], l'armée française arrivait du côté de Fleury ; c'était trop tard pour surprendre l'ennemi en fuite, mais nous redevenions français. – Nos troupes harassées de fatigue campaient au-delà de la gare des Aubrais. Plusieurs des nôtres allèrent les saluer ; ils furent mal reçus. Les Français, qui ne connaissaient la prise d'Orléans que par les proclamations menteuses de Gambetta accusaient les Orléanais de la lâcheté d'être allé au devant [sic] de l'ennemi lui offrir une rançon de 1500 mille francs.

p. 206

C’est ainsi qu’en ce règne d’anarchie un brouillon aussi audacieux qu’incapable écrivait l’histoire. Après avoir usurpé le pouvoir en face de l’ennemi pour la ruine publique, quelques sinistres se gobergeaient, fumaient des cigares exquis, se tenant à distance fort respectueuse de l’ennemi. Ils s’occupaient fort peu si ceux qu’ils envoyaient se battre avaient du pain, des chaussures et des habits. A 10 heures du soir, les vivres n’étant pas encore au camp, on fut bien obligé de laisser les soldats aller en chercher. Un grand nombre vint par une pluie fine et froide frappa à toutes les

portes demandant du pain ou quelques gouttes d'eau de vie ou de vin. Et personne ne leur en donnait. Ces bons militaires durent être confirmés dans le préjugé qu'Orléans faisait meilleur accueil aux ennemis qu'aux Français. Ils ne savaient pas que nous avions subi un pillage de tout instant pendant un mois, en sorte qu'il ne restait plus rien. – Il me souvient du bonheur que j'éprouvais d'entendre parler français par nos libérateurs qui, pour la plupart, étaient méridionaux. De ma fenêtre, je savourais ce langage fortement accentué ! Hélas ! trop longtemps, nos oreilles et notre cœur avaient été déchirés par les dures consonances gutturales des Tudesques.

p. 208

Le lendemain matin, nos troupes arrivaient plus nombreuses du côté de Fay, l'entrain et le courage relevés par la victoire de Coulmiers étaient admirables, on se hâtait d'aller prendre position dans la forêt d'Orléans. Près des Sablières, je rencontre Mr l'Abbé Jutteau, l'heureux mortel était un des 3 prêtres autorisés par Mgr [Monseigneur] à accompagner nos soldats. Certes, il en était fier en ce moment quoiqu'il eût le sac au dos et le bâton de voyage à la main. Mr le Curé de la Chapelle Vieille, qui était là, voulut avoir l'honneur de partager son pain avec notre cher aumônier. Avec ça, il pouvait chasser la faim et se faire même quelques amis. En l'accompagnant,

l'Abbé Jutteau m'apprit qu'en passant à Fay, il était allé chez Mr le Curé parce que mon frère Jules avait été arrêté comme espion par les Français à Gien. Mr Brûlé lui dit, qu'en effet, son vicaire était parti lui laissant une lettre dans laquelle il disait qu'apprenant que Maman était gravement malade, il partait maintenant que le pays était définitivement au pouvoir des français. – La nouvelle de la maladie de maman m'inquiéta fort. Pauvre mère, elle avait été si éprouvée d'avoir ses 4 fils sur le théâtre de la guerre, rien d'étonnant qu'elle ne succombât au chagrin d'être sans nouvelles. La Providence lui envoyait Jules pour la consoler un peu.

J'avais passé une partie de la

nuit à écrire à mes parents mes impressions de captivité, j'allais finir ma lettre de 16 pages pour réclamer des nouvelles à la hâte.

A peine entré, j'entends une foule de curieux s'écrier : « Les voilà, les prisonniers, ce sont des Bavarois. » La curiosité me fait mettre la tête à la fenêtre. Trois Bavarois étaient escortés par 4 hommes et un caporal de mobiles qui avaient tout l'aspect martial dont ils pouvaient être susceptibles. Dix minutes après, on apercevait une bande de capotes noires qui arrivaient… Les Prussiens reprendraient-ils Orléans ? Cela me paraissait étonnant. Cette fois c'étaient seize Bavarois qu'on internait

à Orléans. Quelle différence des convois de prisonniers conduits par les Prussiens et celui-ci. Un zouave, fusil sur l'épaule, les conduisait et voltigeait du côté et d'autre autour de sa bande qui marchait deux à deux et au pas faisant retentir le talon de leurs bottes selon l'habitude. Notre zouzou, manière de commandant en chef s'était adjoint comme adjudant major un lignard qui pour cela avait probablement négligé de prendre son fusil. Le zouave en lui confiant l'arrière-garde lui avait donné son coupe-choux en guise de bâton de maréchal. Pour lui, il allait de l'un à l'autre, leur frappant amicalement sur l'épaule et disant : « N'aie pas peur, mon brave. » Soudain

notre zouzou crie : « Halte ! » Il n'avait pas sans doute tué le ver de la matinée, et comme il se sentait soif, le troupier dans sa vieille moustache pensait que ses camarades d'infortune devaient aussi éprouver cette nécessité du métier. Il entre au cabaret Roux.

Pendant ce temps, j'étais descendu dans le groupe des prisonniers. Ils m'accueillirent d'un air très sympathique, surtout un petit musicien qui avait encore son saxorn [sic] sous le bras. Un de nos blessés, Muller, alsacien, me servant d'interprète, je les rassurais. Ces pauvres gens nous répétaient que les Prussiens leur disaient que les Français fusillaient

tous les prisonniers.

Notre zouave ne tarda pas à sortir armé d'une bouteille et d'un verre. D'un air imposant, il en verse une razade [sic]. Puis en homme qui a le sentiment de sa dignité, il commence à s'en administrer une bonne libation. Il remplit le verre et le passe par rang de file, abaissant le coude du buveur avec la même autorité qu'il avait commandé « Halte » L'arrière garde [sic] eut le fond de la bouteille pendant que le zouzou magnanime payait, la consommation, de ses économies. Puis rétablissant les rangs : « En avant »… « Arche ! » Et la bande alors joyeuse s'éloigne vers la ville. Il était beau de voir l'humanité française personnifiée en ce zouzou mettant en pratique cette devise traditionnelle : « Après le combat, nos ennemis

malheureux sont nos frères. » Plusieurs convois de prisonniers se succédèrent. Les Bavarois s'étaient réfugiés en assez grand nombre, la veille, à Saran et à la Mont-Joie. Se voyant vaincus, découragés et très ennuyés d'avoir à combattre au 1er rang, pour le roi de Prusse, exténués de fatigue et de faim, ils s'établirent dans les maisons, dévorèrent tout ce qu'ils purent trouver, arborèrent aux fenêtres le linge blanc qu'ils avaient puis s'étendirent pour dormir. Nos soldats les trouvèrent encore vers les 8 à 9 h du matin dans cette disposition.

Pendant le déjeûner [sic], ayant manifesté l'intention d'aller sur le champ de bataille avec E. Rousseau, toujours prêt à rendre ~~le~~ service, Mr le Curé me fit observer que

j’aurais dû m’y prendre plus tôt : il me donna une fiole d’excellent cognac pour ranimer ceux qui en avaient besoin. Nos poches remplies de linge, et armé des Stes Huiles et de mon bréviaire, nous partons. Bien des curieux se dirigeaient du côté d’Ormes, mais ils furent décontenancés lorsqu’en arrivant à Villeneuve d’Ingré, on nous dit que le champ de Bataille était encore à 4 ou 5 lieues. D’ailleurs, des voitures d’ambulance qui en revenaient avec un ou 2 blessés, et parfois vides, nous assuraient qu’on y avait porté abondamment secours. Il tombait une pluie glacée, mêlée de neige ; la bouillie de Beauce jaillissait jusqu’à la ceinture, cependant nous ne pouvions nous résigner

à revenir sans avoir visiter les tranchées d'Ormes. Chemin faisant, nous demandons aux troupiers où en sont les affaires de la France de l'autre côté de la Loire. « Gambetta est-il toujours dictateur ? Quel est votre général en chef ? – D'aurelles de Paladines [sic]. – Tiens, il est, un peu parent de maman.

La chose en resta là. Nous arrivâmes enfin aux tranchées. L'Eglise était dans l'angle de ces fortifications improvisées « criblée de boulets ». La grange de la ferme voisine était brûlée, et la maison curiale avait été dévastée sans doute, mais elle était sans cesse pillée par les voyous d'Orléans qui s'y introduisaient sous

prétexte de la visiter. Mr Juillet, curé, avait dû s'absenter pour un cas pressant de son ministère et la servante se plaignait d'être impuissante à empêcher le pillage. C'était pitié de voir des gens à mine suspecte, s'en allant avec des effets militaires.

Pendant que nous nous reposions, éloignant par notre présence ces sortes de visiteurs, la bonne servante nous racontait comment ce matin même, Mr le Curé avait désarmé 30 ou 40 Bavarois. Mr Juillet leur avait dit qu'ils étaient cernés par l'armée française, que leur résistance était inutile et ne pouvait que leur attirer malheur à tous et que s'ils voulaient lui rendre leurs

armes, il s'engageait à les sauver. « Francs-tireurs », répétaient ces pauvres soldats avec un ton de terreur et d'anxiété sur la loyauté suspecte des Francs-tireurs. – Soyez tranquilles, je vous défendrai même des francs tireurs [sic]. » Sur sa parole, tous rendirent les armes.

Des francs tireurs [sic] ne tardèrent pas à se présenter. Mr le Curé va à leur devant et leur explique tout. Ceux-ci s'assurent des armes, gardant la maison. Cette bande de prisonniers venait à peine de partir pour Orléans sous l'escorte de 3 ou 4 jeunes vignerons parmi lesquels se trouvait notre gros Léon Levacher qui avait fait sa 1re Communion l'année même et son cousin Albert.

Les Francs-tireurs leur donnèrent pour cette corvée un fusil bavarois dont ils eussent été fort embarrassés, s'il avait fallu s'en servir.

Mr Juillet ne rentrant point, nous dûmes partir sans avoir l'honneur de lui présenter nos respects. Après avoir dépassé l'Eglise neuve, nous voyons une escorte de général qui arrivait dans une maison d'assez belle apparence. Nous hâtons le pas et demandons à un lancier qui c'était. « – C'est le quartier du général d'Aurelles [sic]. – Mais, fait Emile, puisqu'il est de votre pays, allez donc lui parler. » Le général sortant à ce moment, je me présente. – « Mon général, permettez-moi, en ma qualité de compatriote, de vous féliciter de votre victoire

qui nous a délivrés. – Mr l'Abbé, je vous félicite de vous trouver en ce temps dans les boues de la Beauce. Où êtes vous donc ? – Je suis vicaire à N. D. des Aydes ; ma mère est une Tuffier de Molzieux. – Oui, oui. » fit-il avec un sourire de connaissance. Il fut très bienveillant. Comme il était à donner des ordres, je pris congé de lui en lui souhaitant tout le succès que je désirais pour la France et pour sa propre gloire.

Il était nuit quand nous rentrâmes, tout trempés et dégoûtant de boue. Mr le Curé me crie de son cabinet de travail : « Voici très probablement, une lettre de Mr votre frère. » Je l'ouvre et la parcours rapidement. – « Non, dis-

je, avec étonnement, c'est mon changement » et je passe la lettre à Mr le Curé ! Pour Erceville, je n'y comprends rien ; ce pays est encore infesté de Prussiens…. L'adresse était en grosse écriture ne ressemblant pas à celle de la main de Mr Desbrosses. Une pensée de mécontentement et de dépit traversa un moment mon esprit : « Maintenant, je commence à connaître mes soldats… Noël approche, on pourrait peut-être décider les retardataires… » Tous mes projets croulaient comme un château de cartes... – « Avez-vous demandé votre changement ? dit Mr le Curé, après avoir lentement lu la lettre. – Non, Mr je n'ai

rien demandé ; je ne refuse rien ; tel est mon principe. Je partirai donc le plus tôt possible. – Un instant, rien ne presse… pourvu que vous y soyez pour le 2eme dimanche de l'Avent… D'ailleurs, il y a impossibilité… il ne fait pas bon se jeter au milieu d'un pays ennemi… Voyez, ce qu'on vous dira à l'Evêché !

Le lendemain matin, sur le point d'aller en ville, j'entends quelques coups de fusil tirés dans la cour en face du presbytère. C'étaient nos blessés qui essayaient leur chassepot. Comme je sortais Daffbon, Jean, d'origine belge, engagé volontaire, qui était traité chez Allot, comme un enfant de la famille, depuis que nous

avions tous fait connaissance dans leur cave m'appelle : « Mr l'Abbé, venez voir et essayer le fusil que vous m'avez donné. » Je compris qu'il voulait me dédommager un peu, car ce n'avait été qu'à grand regret que je le lui avais abandonné !
Ayant distribué tous les autres, je voulais en garder au moins un comme souvenir, mais il me supplia tant et tant que je me décidais et sur mon ordre Emile R. le lui délivra en cachette le soir de la bataille de Coulmiers. Il avait grandement à faire pour le nettoyer et le polir ; il était astiqué aussi bien que tous les autres. Certains soldats s'étaient fait une bonne arme avec les débris de nombreux chassepots :

p. 224

On faisait donc en ce moment dans la cour d'Allot, l'exercice du tir. Je fus invité à l'honneur de brûler aussi ma cartouche. La cible était à 10 pas. Il me restait encore un peu d'amour-propre d'ancien disciple de St Hubert ; aussi, je pris mon temps ; je visai bien… le coup partit. Je croyais être sûr de mon affaire, la fumée et mon illusion se dissipèrent en même temps,… j'avais manqué. Ces bons jeunes gens furent indulgents : « Il faut l'habitude du chassepot. » Ils me donnèrent certains principes et me passèrent un autre fusil voulant que je tire un 2eme coup. Je fis de mon mieux, mais ne réussis pas davantage et fus le 1er à rire de ma

maladresse.

Je laissais mes soldats se préparer comme pour une grande revue et je me hâtais d'aller en passer aussi une d'un autre genre. – Mr Desbrosses me dit qu'il fallait en effet me rendre à mon poste si les Prussiens étaient refoulés sur Paris. Mais, en attendant je ferais bien de voir Sa Grandeur, c'était de toute convenance. De Midi à 1h, c'était le moment favorable : « Peut-être, ajouta-t-il, avec un air finaud, cela vous coûte un peu, à cause des circonstances. » Je vis ce qu'il voulait dire (Rancune du concile) – Je lui répondis, ce qui était vrai : – « Oh ! non, Monsieur. »

Mgr Dupanloup fut très digne et mit beaucoup de délicatesse

pour me demander si j'avais des nouvelles de Jules. – Je lui dis que je ne savais pas certainement mais lui racontais ce que l'Abbé Jutteau m'avait appris. – C'est bien, cher ami, allez trouver votre archidiacre, il vous fournira tous les renseignements désirables sur votre paroisse.

En retournant, j'appris que les débris glorieux de la légion étrangère, nos héroïques défenseurs du 14 8bre [octobre] avaient l'honneur de tenir garnison à Orléans.

Le lendemain dimanche, en rentrant après la 1re Messe, je trouve près du feu de la cuisine 2 troupiers qui réclamaient leur sac. – « Bonjour, Mr l'Abbé, vous ne nous connaissez pas, mais nous

vous connaissons, c'est nous que vous avez conduits au grenier. » Et, tirant leur médaille, ils me la montraient comme pièce à conviction. – Mais, dis-je, il n'y avait pas de sergent ? – C'est moi qui étais alors caporal. – « Je le félicitais sur sa bravoure qui lui avait mérité l'avancement. Hélas ! ils étaient alors 5 ; ils ne revenaient plus que 2. Cette pensée me serra le cœur. : « Mes amis, vous cherchez vos effets : les Bavarois sont venus nous, voilà tout ce dont ils n'ont pas voulu. – « Tout de même, voilà une chemise à moi » fit avec joie l'un des chercheurs, et quittant son képi, il me montre son n°
– J'aurais pourtant grand besoin de mes souliers, disait l'autre. » Ceux qu'il avait aux pieds ne valaient

plus rien. – Je connais un endroit où il y a quantité d'objets militaires abandonnés ; peut-être y trouverez-vous des chaussures. Venez… Nous n'y trouvâmes que des casques bavarois. Ils en prirent 2 pour faire la mascarade. – Je le conduisis ensuite chez les sœurs ; elles leur trouvèrent des souliers assez bons.

« Ce n'est pas tout, mes amis, la grand'messe va sonner ; vous êtes trop braves gens pour ne pas y assister. – Mr l'Abbé, dit le sergent sans respect humain, de ce côté-là, je suis en règle ; il y a 3 jours que j'ai fait mes petites affaires là-bas avec un aumônier ; j'avais en effet l'intention de venir ici à la messe. » L'autre ne disait rien, mais à son aise, je vis que lui

aussi avait réglé ses comptes. Ils n'étaient pas, ce jour là, seuls à la messe. Mais il y manquait pourtant notre blessé d'en face qui été allé parader en ville ; sans doute avec son fusil. Je lui en fis vertement le reproche ; il reçut fort bien cette correction fraternelle.

Après-midi, presque tous ceux qui étaient restés du glorieux combat des Aydes vinrent visiter leur champ de bataille.

Je sortis voir si je reconnaissais quelqu'un. Je ne remarquai aucun particulièrement. Bon nombre se groupent devant le presbytère et nous causons. – N'est-ce pas, Mr le Curé, qu'il faisait chaud par là-bas le 11 au soir ?

Vous en savez quelque chose, mes amis ; c'était beau de vous voir à l'œuvre ; si vous aviez eu de l'artillerie…… si peu nombreux que vous étiez, vous avez arrêté une armée de 35 à 40.000 hommes. – Nous les aurions fait fuir. – Mais, comment avez-vous pu échapper ? – Et chacun de dire à la fois ce qui lui était arrivé. C'était un feu roulant d'interruptions, à qui mieux mieux, comme lorsqu'ils échangeaient des balles le 11 presque à bout portant avec des Bavarois. En somme de tous ces récits qui nous divertissaient beaucoup, je ne compris bien qu'une chose, c'est qu'aucun n'avait à se louer fort du

citoyen Gambetta. – « Oh ! s'écriait l'un d'eux que les blessés ont été heureux ! – (Comme j'avais peine à être de son avis). – Oui, ils souffraient de leur mal, mais au moins ils étaient soignés et avaient le nécessaire ; nous en manquions. Trop heureux lorsque nous pouvions encore trouver du cheval à dévorer cru. – A Coulmiers, disait un autre, nous avons été 2 jours sans manger et à nous battre. » Les biscuits qu'on avait enfilés à un bouton de la capote se brisaient en manœuvrant, on les perdait. Le sac était trop gênant, on le jetait et puis le soir il fallait souper par cœur, ou bien se résigner à manger une tranche de

vrai rosbif quand on en rencontrait qui n’avait pas senti le feu… » Il fallait avoir du bois pour faire du feu. – « Du bois, s’écrie un autre, j’en ai trouvé dans le parc… il me faudrait plus d’une pièce pour réparer tout ce que les buissons ont pris à mes pantalons. » – « Montre donc un peu, dit un autre plaisant. – M. l’Abbé, continue le narrateur, il faut quelques précautions pour ne pas montrer au public ce qu’il ne doit pas voir. » Et serrant le haut des pans de sa capote, il montre les pantalons qui, bien qu’il eût essayé de les raccommoder, laissaient voir pour toute doublure la peau de notre homme égratignée en bien

des endroits : »Mr l'Abbé, dit-il, après cette revue sommaire, n'est-ce pas qu'il a bien, comme on dit, mérité de la patrie – Assurément. – Et pourtant, on ne lui donne pas sa retraite : lui connaîtriez-vous un remplaçant ? – Mon ami, je n'ai plus rien. » Les Vêpres sonnaient. On se serra franchement et affectueusement la main. Je compris alors la gaieté des bivouacs, lorsqu'ils sont animés par les épisodes où l'esprit et le curieux ne manquent pas.

Il restait encore chez Mr Paterne Levacher un caporal qui ne pouvait quitter le lit « le vieux » : ainsi l'appelaient les camarades. Après les vêpres, j'allais le voir. En fermant la porte d'entrée sur moi, je sens qu'elle résiste. C'était un

jeune officier : « Mr l'Abbé, dit-il en rentrant, permettez-moi de vous serrer la main et de vous dire que vous êtes un brave – Je ne vois pas pourquoi, M. [Monsieur], je mérite cet éloge. – Je ne me trompe pas, je vous reconnais à vos longs cheveux châtains, vous étiez nu-tête ; (cette circonstance me faire rire) vous êtes demeuré avec nous durant le combat du 11. – Je n'ai fait que très petitement mon devoir ; comment faire autrement quand vous faisiez si bien le vôtre ? Mais à qui ai-je l'honneur de parler ? Je suis un élève de la Chapelle, je m'étais engagé à la Légion, je m'appelle « de France » ; c'est moi qui suis venu au secours du Ct Arago [Commandant], chez le boucher Belin, mais il était mort.

p. 235

Avez-vous vu qui l'avait déshabillé ? – Non, Mr il l'était déjà quand je l'ai vu – C'est qu'on a pris sur sa poitrine des voleurs. Je vais chez Blain, c'est là tout près, n'est-ce-pas ? – Oui, et si vous voulez, mon lieutenant, que nous visitions ensemble un de vos hommes blessés, je vous y conduirais ensuite. – Très volontiers. – Ce fut en effet une joie pour le brave patient de voir et de causer quelques instants avec un de ses officiers. En nous rendant chez Blain, Mr de France me dit qu'il avait été le seul officier intact de la Légion, et qu'il avait dirigé la retraite. En nous quittant il me promit une visite pour un autre jour. Je la lui rendis durant la seconde invasion chez Mr Lesourd, où il était malade avec d'autres officiers. Il m'avait fait une réputation vraiment imméritée auprès de la C^{esse} [Comtesse] de Ham. Nous échangeâmes nos cartes afin de conserver le souvenir de notre estime réciproque, née sur le champ de bataille.